18 AVRIL 1953

Illinois U Library

France

N° 392 - 100 FRANCS

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

DANS CE NUMÉRO

★

LE MARIAGE DE LUXEMBOURG

★

CE QUE SIGNIFIE LE CONFLIT ARABO-BRITANNIQUE

★

COMMENT SE FAIT LE BULLETIN MÉTÉOROLOGIQUE

TERREUR DANS LE KENYA

Un enfant ne sort jamais seul à Nairobi et, dans les promenades familiales, les parents ne se séparent jamais du revolver qui pend à leur ceinture. La population européenne et les indigènes loyaux du Kenya vivent en état d'alerte permanente, et les troupes britanniques sont prêtes à écraser toute nouvelle action terroriste des Mau-Mau.

COTONS IMPRIMÉS
INFROISSABLES
UNIS ET EVERGLAZE

Sté NELLE DES ÉTABLISSEMENTS
ISIDOR
CRÉATIONS
DESSINS EXCLUSIFS

36, RUE ÉTIENNE M
PARIS

VOUS DEVEZ PRENDRE CHAQUE JOUR UNE MULTITUDE DE NOTES

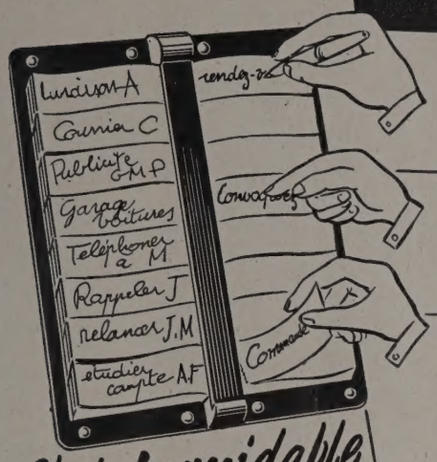
Sur l'éphéméride ou le bloc-notes, vous notez pêle-mêle et, lorsque toutes les tâches que vous vous êtes assignées ne sont pas remplies, vous devez les reporter de jour en jour...

avec

LE NOTEUR MÉTHODIQUE

WERNERT

BREVETÉ



vous notez à tout instant affaires, rendez-vous, problèmes, **idées fugitives.** 16 blocs visibles vous permettent de sélectionner les sujets à traiter.

vous consultez d'un seul coup d'œil toutes les questions en cours. Tant qu'une affaire est en suspens, la note subsiste.

vous détachez le feuillet lorsque l'affaire est conclue, la tâche accomplie, l'idée menée à bien. A ce moment une fiche vierge réapparaît, prête à un nouvel usage.

C'est formidable

et comme l'œuf de Christophe Colomb il fallait y penser

Vous trouverez dans son emploi la maîtrise des problèmes que posent les difficultés actuelles.

GMP 3912

Nombreuses références dans tous les domaines
Notice sur demande

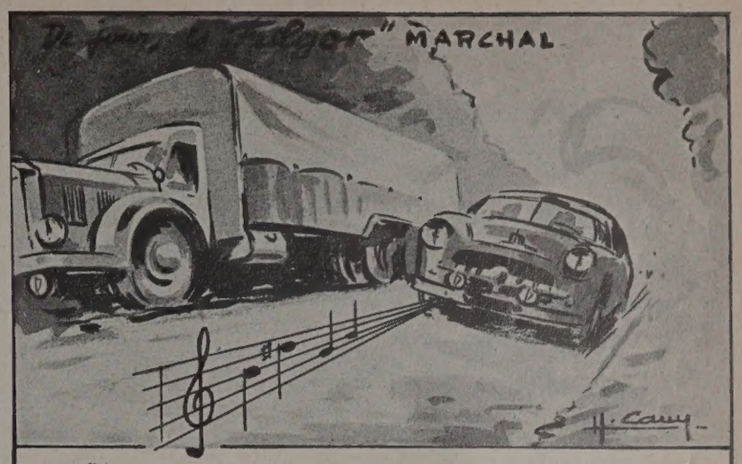
SIÈGE SOCIAL : 2, RUE DES CITÉS, SAINT-DIÉ (VOSGES). TÉL. 14-19
Bureaux et dépôt : 8, rue Crozatier, PARIS. XII^e. DORian 53-84

Chaque matin, au réveil

Purifiez votre organisme de tous les déchets causés par la bonne chère, la fatigue physique ou nerveuse, le surmenage et prenez un verre de VITTEL GRANDE SOURCE qui est le moyen le plus naturel, le plus simple de vous "revitaliser".

Pour les désordres du foie, buvez VITTEL SOURCE HEPAR, suivant l'avis de votre médecin.

VOLT



Amis Automobilistes...

Vous appréciez les joies du tourisme ! Mais pour qu'elles soient complètes, pour pouvoir rentrer tranquillement la nuit et en toute sécurité, Marchal met à votre disposition

Ses fameux projecteurs Equilux qui assurent une lumière parfaitement homogène aussi bien pour le faisceau "code" que pour le faisceau "route" et prolongent le jour.

Pour ne pas avoir à redouter le brouillard et les virages, il vous offre ses anti-brouillard éclairant large à 180°.

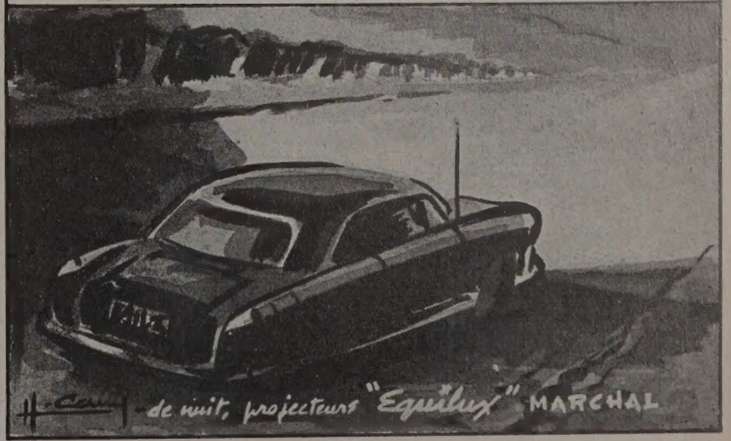
Pour ne pas attendre derrière de gros Diésel pestilentiels et bruyants, son Fulgor puissant vous ouvrira la route.

Vous ne craindrez plus la pluie et la boue avec ses nouveaux porte-racleurs à caoutchouc souple si vous disposez d'un bon lave-glace Trico, grâce auquel vous enverrez un double jet d'eau permettant de nettoyer rapidement et complètement tout votre pare-brise.

Enfin vous rentrerez tard chez vous, sans difficulté pour ranger votre voiture, avec un projecteur de recul Marchal.

Une randonnée de jour ou de nuit n'est d'ailleurs agréable, dans un beau pays, que si votre voiture est, elle-même, bien équipée avec de beaux projecteurs chromés restant toujours brillants comme ceux signés Marchal !

Votre ami le Chat aux yeux qui ne prête ses qu'à Marchal



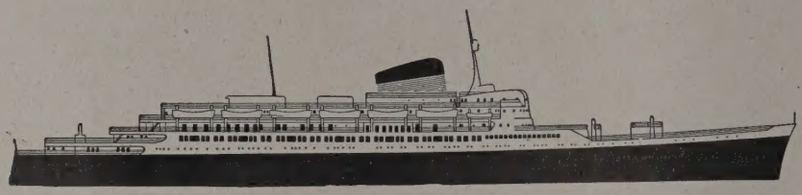
COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE

ENTRÉE EN SERVICE DU PAQUEBOT

" FLANDRE "

SUR LA LIGNE

LE HAVRE · SOUTHAMPTON - NEW YORK



PROCHAINS DÉPARTS

LIBERTÉ	21 AVRIL	LIBERTÉ	8 MAI
ILE-DE-FRANCE	29 AVRIL	ILE-DE-FRANCE	18 MAI
FLANDRE	**4 MAI**	**FLANDRE**	**22 MAI**

S'ADRESSER A LA CIE GLE TRANSATLANTIQUE - 6, RUE AUBER, PARIS - OPÉ. 02-44
ET AUX PRINCIPALES AGENCES DE VOYAGES

Bitter

CAMPARI

L'APÉRITIF MONDIAL

SE BOIT TRES FRAIS
sec ou à l'eau gazeuse
en AMERICANO : ½ BITTER CAMPARI ½ Vermouth
en COCKTAIL : ⅓ BITTER CAMPARI ⅓ Gin ⅓ Vermouth

Concessionnaire pour la France et l'Union Française
— S. O. V. A. L. S.A. Nanterre - Seine —

Apprenez l'ANGLAIS tel qu'on le parle en ANGLETERRE

Aucun livre ne peut vous apprendre à parler une langue étrangère correctement. Vous devez entendre parler les gens du pays même. Autrefois un séjour coûteux à l'étranger était indispensable. Maintenant, grâce à LINGUAPHONE, vous pouvez, dans des conditions accessibles à tous, apprendre une langue étrangère tout en restant chez vous, aussi facilement qu'un bébé apprend sa langue maternelle, d'abord en écoutant, ensuite imitant, enfin parlant.

La Méthode LINGUAPHONE d'enseignement par disques, vous met directement en contact avec des professeurs qui vous parlent dans leur propre langue. Vous apprenez aussi vite que vous le désirez, vous répétez les leçons aussi souvent que vous en avez besoin, vos professeurs étant toujours là pour vous guider. Dès le début, vous vous trouvez transporté dans l'ambiance de la vie du pays même et 60 heures suffisent pour que vous puissiez participer à des conversations pratiques.

Il est facile et rapide d'apprendre une langue étrangère avec LINGUAPHONE et c'est un passe-temps des plus amusants.

COURS EN 29 LANGUES
ANGLAIS - ALLEMAND - ESPAGNOL
HOLLANDAIS - ITALIEN - HÉBREU
PORTUGAIS - RUSSE - ARABE - ETC.
préparés par
200 PROFESSEURS
utilisés par
15.000 ÉCOLES
adoptés par
1.500.000 ÉLÈVES

DÉMONSTRATION GRATUITE

Si vous êtes à Paris venez prendre une leçon démonstration" sans engagement et sans frais. Tous les jours (Samedi et lundi compris) de 8 h.30 à 12 h.30 et de 14 h. à 19 h.

INSTITUT LINGUAPHONE
12, Rue LINCOLN (Champs-Élysées) PARIS-8e

GRATUIT!

Demandez cette nouvelle brochure illustrée, offerte gracieusement. Vous y trouverez tous détails sur l'étonnante méthode LINGUAPHONE et l'offre exceptionnelle d'un essai gratuit de 8 jours, dans la langue de votre choix. Écrivez dès aujourd'hui en postant ou recopiant le coupon ci-dessous.

DEMANDEZ L'ESSAI GRATUIT
INSTITUT LINGUAPHONE (Dépt. R.43)
12, Rue LINCOLN (Ch.-Élysées), **PARIS-8e**

Veuillez m'envoyer gratuitement votre plaquette de 28 pages sur LINGUAPHONE et les détails pour faire un essai de 8 jours chez moi.

NOM.....
ADRESSE.....

9e ANNÉE — NUMÉRO 392

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

18 AVRIL 1953

LE LUXEMBOURG EN LIESSE A FÊTÉ SON NOUVEAU COUPLE PRINCIER

A la sortie de la cathédrale, les nouveaux époux passent sous la voûte d'acier formée par les épées des officiers.

(Voir pages suivantes.)

1931. Joséphine-Charlotte (trois ans et demi) assiste auprès de sa mère, la princesse Astrid (à dr.), à une revue passée par son grand-père, Albert Ier.

JUIN 1934. Le prince Baudouin et sa sœur veillent avec une affectueuse sollicitude sur le berceau où repose le petit prince de Liège. Quatorze mois plus tard, le tragique accident d'automobile du lac des Quatre-Cantons privait de leur mère ces trois enfants.

1933. UNE FAMILLE HEUREUSE ET AIMEE DES BELGES : celle que forment, avec leurs enfants Baudouin et Joséphine, la princesse Astrid et le prince Léopold. Quelques semaines après, celui-ci montera sur le trône à la suite de la mort tragique du roi Albert.

DEUX DESTINS QUI SE JOIGNENT

Le prince Jean et la princesse Charlotte sont des amis d'enfance. Il est l'aîné de six ans, étant né le 5 janvier 1921 et son épouse le 11 octobre 1927. Elevé en Angleterre, il a pris sous l'uniforme britannique une part glorieuse à la libération de son propre pays. Il a parcouru les Etats-Unis et l'Amérique du Sud. Quant à la princesse, sa popularité est extrême chez les Belges, qui lui firent un accueil triomphal quand, la première de la famille royale, elle rentra à Bruxelles.

1938. LES ENFANTS ROYAUX CHEZ LES VIEILLARDS : Joséphine-Charlotte (derrière elle, son frère Baudouin) distribue les cadeaux de Saint-Nicolas à l'hospice de Bruxelles.

1939. La princesse et le prince Baudou assistent, à Gembloux, à une cérémonie. rang d'Altesse a de précoces exigences c apprennent à surmonter la timidité enfanti

11 AVRIL 1949. Joséphine-Charlotte, acclamée, rentre en Belgique, et le 17 mars 1950 (ci-dessous), jour du referendum, elle prend part au vote.

3 AOUT 1939. Le président Lebrun est accueilli par la grande-duchesse de Luxembourg. Le prince Jean est près de sa mère.

16 MARS 1953. Le prince Jean visite l'Ecole d'infanterie d'Arlon et le camp d'entraînement de Lagland.

DE LA CATHÉDRALE AU PALAIS GRAND-DUCAL

Votre Altesse Royale déclare-t-elle prendre pour épouse la princesse Joséphine-Charlotte de Belgique ?

— Oui », répondit d'une voix forte le prince Jean de Luxembourg à la question du bourgmestre. « Oui », murmura la princesse.

Depuis le matin la capitale du grand-duché avait pris l'animation d'un jour de fête. Gendarmes et militaires avaient revêtu leur grande tenue. Sur les places et dans les rues, fanfares et musiques résonnaient. On se pressait pour voir le cortège.

A la main la princesse tient un bouquet de cattleyas blanches. Sa robe en organza, faille et tulle se prolonge par une traîne de 3 m. 50, chef-d'œuvre des dentellières belges. Deux cents personnes seulement assistent au mariage civil. Il y en a près de trois mille à la cérémonie religieuse. Le trajet du palais grand-ducal à la cathédrale ne demande que quelques minutes. Mais sur ce bref parcours la foule s'entasse, enthousiaste et curieuse, avide de voir les princes et les rois accourus à Luxembourg, se montrant au passage la reine Juliana, coiffée de paradis, le prince Bernhard de Lippe, en somptueux uniforme, la princesse de Réthy, en robe grise sur laquelle flotte une étole de vison. Les hymnes belge et luxembourgeois retentissent aux orgues. La grande-duchesse conduit à travers l'église son fils, en uniforme de colonel.

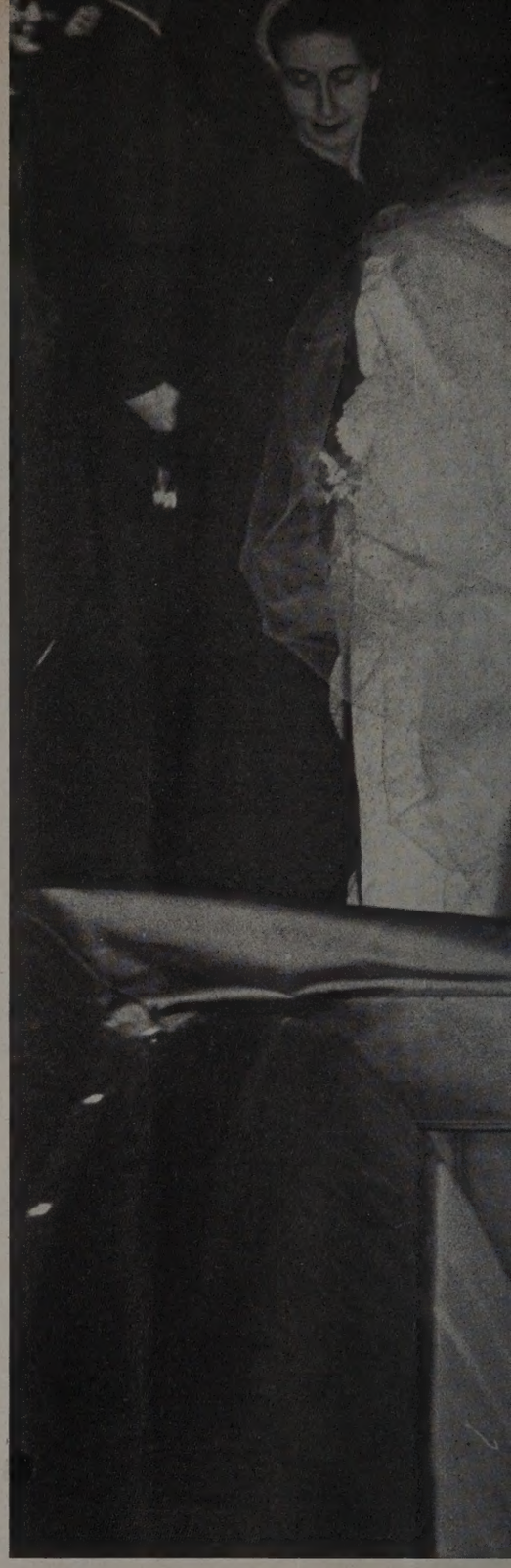
C'est le nonce apostolique, Mgr Fernando Cento, qui doit unir les jeunes gens. Il prononce une courte allocution où il salue « la distinction chevaleresque, la bonté innée, le dévouement austère » du prince Jean. A la princesse, en qui les Belges se plaisent à retrouver tant de traits de la reine Astrid, il dit : « Votre délicatesse exquise, votre sourire épanoui ont fait revivre la figure de votre inoubliable mère, transfigurée et auréolée par la conscience nationale. »

Les « oui » sacramentels sont prononcés, les anneaux, échangés. Une dernière fois le prélat bénit le couple, visiblement ému. Jean de Luxembourg et Joséphine-Charlotte de Belgique sont désormais unis devant Dieu et devant les hommes. Les époux regagnent le palais. Et tandis que le canon tonne la foule continue à clamer sa joie.

Les fiancés assistent à Bruxelles, au théâtre de la Monnaie, à une représentation de gala des « Pêcheurs de perles » donnée en l'honneur de la grande-duchesse Charlotte.

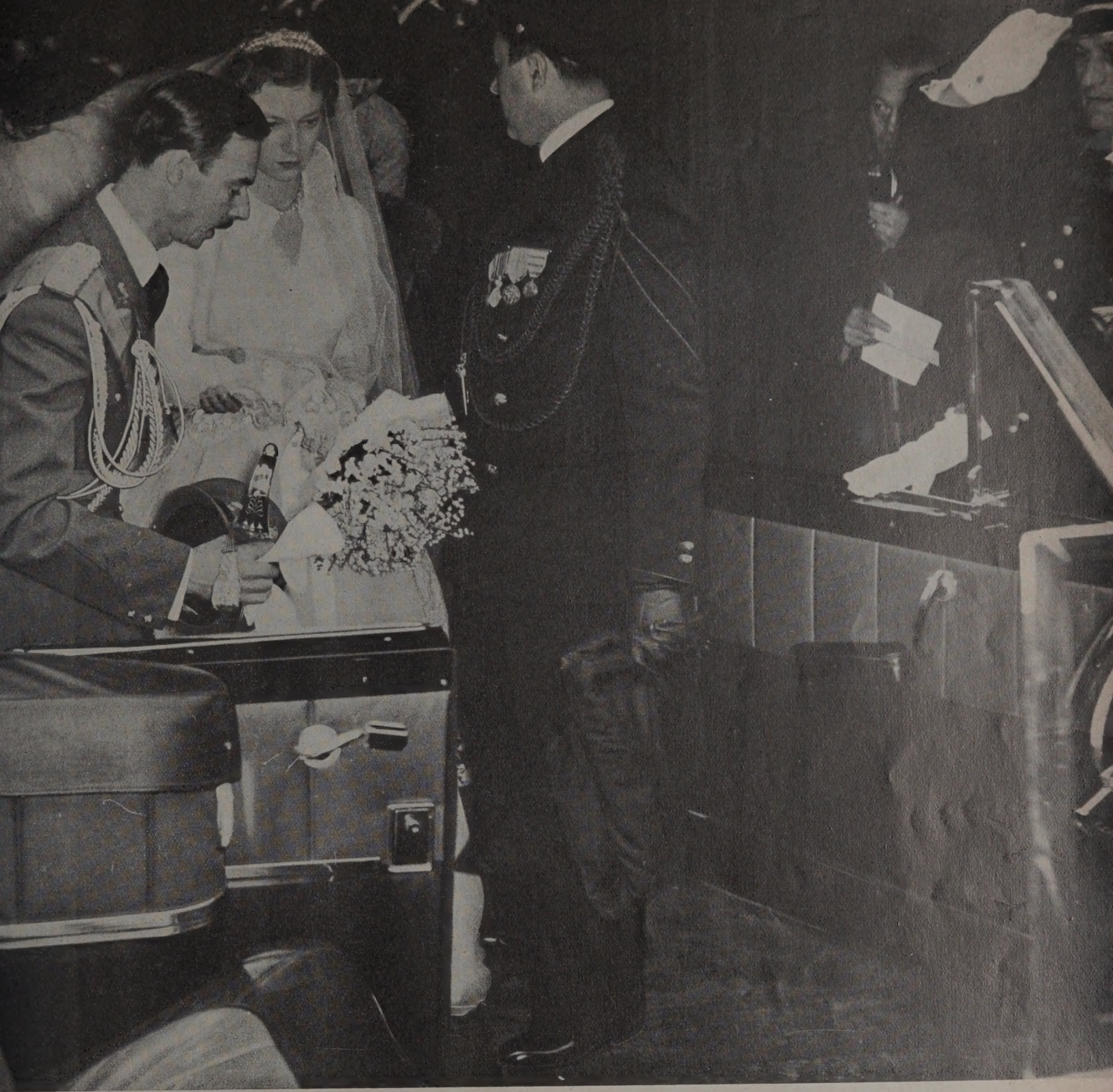
Le cortège traverse la cathédrale. La reine Juliana avec le roi Baudouin, la reine Elisabeth de Belgique avec le prince Félix de Luxembourg, et la grande-duchesse conduisant son fils Jean.

A gauche : la princesse de Réthy au bras du prince Carl Bernadotte de Suède. A droite : le prince Bernhard des Pays-Bas avec l'ex-reine Marie-José d'Italie et l'ex-roi Umberto avec la princesse de Liechtenstein. Ci-dessous : l'église pendant la cérémonie.



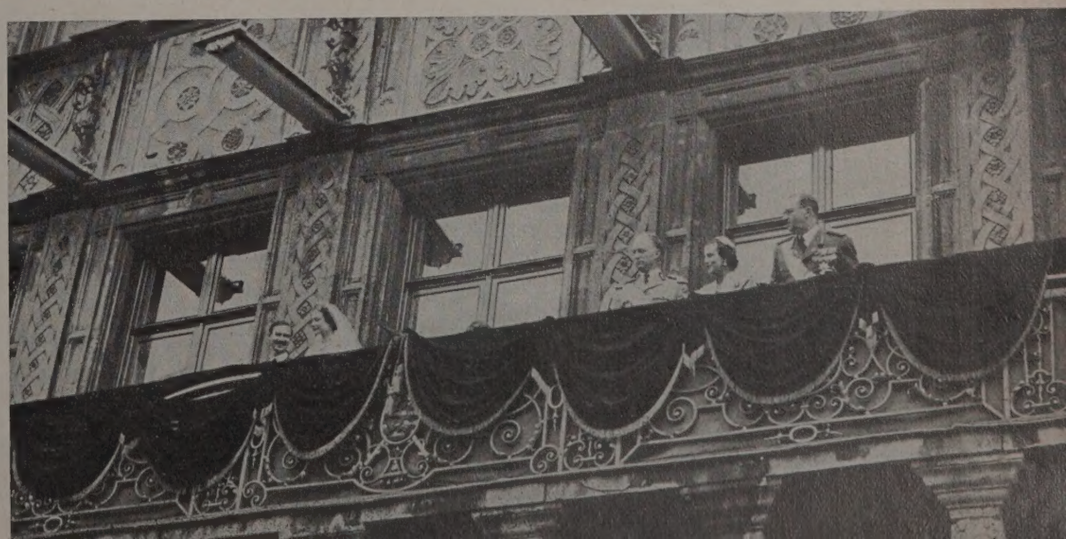
Le couple princier monte en voiture après l

Infatigable, la foule acclame le prince et l



cérémonie à la cathédrale et s'apprête à regagner le palais au milieu d'une foule dont la pluie n'a pas diminué l'enthousiasme.

princesse, qui doivent paraître au balcon du palais. Près d'eux, le roi Léopold, la princesse de Réthy et le prince consort de Luxembourg.



LES MYSTÈRES DU KREMLIN

★

STRATÉGIE OU RENVERSEMENT DE VAPEUR ?

La mort de Joseph Staline se traduirait-elle par un bouleversement profond de la politique à laquelle il avait attaché son nom ? Il n'est pas douteux que les événements survenus depuis l'arrivée au pouvoir du « triumvirat » Malenkov-Beria-Molotov marquent un revirement spectaculaire dans la politique extérieure de l'U. R. S. S., qui d'agressive se fait soudain conciliante, à l'égard notamment des États-Unis. De même, à l'intérieur, les nouveaux maîtres du Kremlin semblent vouloir rendre plus respirable une atmosphère faite jusqu'ici d'oppression étatiste et de terreur policière. S'agit-il là d'un aspect de cette « dialectique opportuniste » que Lenine enseignait à ses disciples ou d'un dessein délibéré de rendre plus aisée une cohabitation pacifique entre le monde communiste et le monde tout court? Les manifestations de bonne foi susceptibles de conduire les peuples vers la paix à laquelle ils aspirent doivent être accueillies avec intérêt. Mais la prudence la plus élémentaire commande aux nations libres d'attendre les dirigeants de l'U. R. S. S. à leurs actes sans se départir de leur vigilance et de leur cohésion.

L'ÉPHÉMÉRIDE DE L'« OFFENSIVE DE PAIX » SOVIÉTIQUE

15 mars. — Dans son premier discours devant le Soviet suprême, Malenkov, premier ministre de l'U. R. S. S., déclare : « Il n'y a pas de questions qui ne puissent être résolues pacifiquement avec tous les pays, et en particulier avec les Etats-Unis. »

17 mars. — « Le gouvernement soviétique — lit-on dans la « Pravda » — poursuivra une politique tendant à collaborer avec tous les pays et à développer avec eux des relations fondées sur le respect des intérêts de chacun. »

20 mars. — A Berlin, le général Tchouikov, chef de la commission de contrôle soviétique, estime regrettable que les membres de l'équipage du bombardier anglais abattu par les « Mig » aient perdu la vie. Il propose une conférence anglo-soviétique sur le problème de la sécurité aérienne.

21 mars. — En réponse à une requête de M. Eden, M. Molotov intervient auprès des Sino-Coréens pour obtenir la libération de neuf civils anglais prisonniers.

22 mars. — Des facilités de déplacement sont, pour la première fois, accordées aux membres de l'ambassade américaine à Moscou.

23 mars. — La radio de Moscou évoque « l'harmonieuse coopération qui existait entre les alliés et qui a abouti au splendide résultat de la victoire commune ».

26 mars. — Les drapeaux rouges des bâtiments officiels soviétiques sont mis en berne à l'occasion du décès de la reine Mary.

28 mars. — Par un décret signé du maréchal Vorochilov, le Præsidium suprême décide une large amnistie pour certaines catégories de prisonniers de droit commun « qui ne présentent pas un grand danger pour la sécurité de l'Etat ».

— Kim Ir Sen, chef du gouvernement communiste coréen, adresse par radio au général Clark son acceptation de la proposition faite par les Américains le 22 février de procéder à l'échange des prisonniers de guerre malades ou blessés. Il propose également que les délégués des deux camps reprennent immédiatement leurs négociations à Pan Mun Jom.

30 mars. — Dix rédacteurs en chef américains arrivent à Moscou, qu'ils sont autorisés à visiter durant une semaine.

31 mars. — Chou En Lai, ministre des Affaires étrangères de la Chine communiste, considère qu'après l'accord sur les prisonniers le moment sera propice pour assurer la cessation des hostilités en Corée et pour conclure un arrangement sur les bases établies l'an dernier.

1er avril. — Les combats ont pratiquement cessé sur le front coréen, où l'on attend la reprise des négociations d'armistice.

— Dès le retour de M. Vychinski à l'O. N. U. la délégation soviétique donne son accord pour la nomination du Suédois Hammarskjold comme secrétaire général des Nations Unies.

2 avril. — Le général Tchouikov propose d'inviter les Américains et les Français à la conférence anglo-soviétique sur la sécurité aérienne en Allemagne.

— Le gouvernement bulgare envoie un émissaire en Amérique pour tenter de rétablir les relations diplomatiques avec le gouvernement de Washington.

— Les autorités du Kremlin acceptent l'invitation faite par l'Amirauté britannique à la marine soviétique de participer à la grande parade navale du couronnement.

3 avril. — Les quatorze civils français internés en Corée du Nord depuis le déclenchement des hostilités sont libérés par les communistes et dirigés sur Moscou, d'où ils regagneront Paris.

— A Berlin, les autorités soviétiques suppriment le contrôle douanier à la frontière zonale et facilitent l'obtention des permis commerciaux d'importation.

4 avril. — Coup de théâtre sensationnel à Moscou : Beria, ministre de l'Intérieur, innocente et libère les quinze « médecins assassins » arrêtés en janvier pour sabotage, espionnage et terrorisme. Il condamne les procédés utilisés par la Sécurité d'Etat pour extorquer illégalement aux inculpés des aveux mensongers.

— L'hebdomadaire satirique des Soviets « Krokodil » s'abstient pour la première fois depuis des années de toute caricature antiaméricaine.

— M. Arpi Hazi, premier ministre adjoint à Budapest, déclare que le gouvernement hongrois fait siens les espoirs de Malenkov au sujet d'un apaisement entre l'Est et l'Ouest.

5 avril. — L'ancien vice-ministre de la Sécurité d'Etat de l'U. R. S. S., Rioumine, est arrêté comme responsable de l'erreur judiciaire volontairement commise à l'égard des « assassins en blouse blanche ».

— Les matelots du navire soviétique « Kama », ancré dans le port de Rouen, ont été autorisés par leur capitaine à se rendre à Paris, dont ils garderont, disent-ils, un souvenir inoubliable.

— Le gouvernement roumain décrète une amnistie partielle semblable à celle qui est intervenue en U. R. S. S.

7 avril. — Simion Ignatiev, ex-ministre de la Sécurité de l'Etat, devenu récemment l'un des secrétaires du Comité central du parti communiste, est relevé de cette fonction en raison de l'« aveuglement politique » et de la « crédulité » dont il a fait montre dans l'affaire des médecins juifs.

— La « Pravda » condamne toute propagande de discrimination raciale ou nationale comme bannie par la loi soviétique.

— Aux Nations Unies, M. Vychinski applaudit ostensiblement M. Cabot Lodge après l'exposé fait par le délégué américain sur l'état des négociations de Pan Mun Jom.

9 avril. — « Si nous commençons à creuser aux deux extrémités le tunnel de l'amitié, alors nous pourrons arriver à un accord », déclare M. Vychinski à l'Assemblée de l'O.N.U., à propos du désarmement.

D'UNE SUCCESSION A L'AUTRE

1924 : APRÈS LA MORT DE LENINE

TRIUMVIRAT :

KAMENEV (exécuté en 1936) — STALINE — ZINOVIEV (exécuté en 1936)

Président du Conseil des commissaires du peuple :
RYKOV (fusillé en 1938)

MEMBRES DU POLITBURO

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL : STALINE

ZINOVIEV (fusillé), KAMENEV (fusillé), RYKOV (fusillé), TOMSKY (suicidé), BOUKHARINE (fusillé), SOKOLNIKOV (disparu en prison)

1953 : APRÈS LA MORT DE STALINE

Président du Conseil des ministres :
MALENKOV

Premiers vice-présidents du Conseil des ministres :
BERIA MOLOTOV BOULGANINE KAGANOVITCH

Président du Conseil supérieur de l'U.R.S.S. :
Maréchal VOROCHILOV

COMITÉ CENTRAL DU PARTI COMMUNISTE (ancien POLITBURO)

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL : KHROUCHTCHEV

MALENKOV, BERIA, MOLOTOV, VOROCHILOV, BOULGANINE, KAGANOVITCH, MIKOIAN, SABOUROV, PERVOUKHINE

AUX QUATRE COINS DU MONDE...

APRÈS LES ENTRETIENS FRANCO-AMÉRICAINS

Nous avons bon espoir d'avoir été entendus et compris. » C'est en ces termes qu'à son retour des Etats-Unis M. René Mayer a résumé les conversations que, conjointement avec M. Georges Bidault, ministre des Affaires étrangères, il venait d'avoir à Washington. Peu après son retour, le président du Conseil est allé rendre compte de son voyage au président de la République, qui prenait à Muret quelques jours de repos. Avec les hommes d'Etat américains les ministres français ont fait un tour d'horizon politique ; ils ont plus particulièrement examiné le problème sarrois et la défense européenne ainsi que les questions de la guerre de Corée et d'Indochine. M. René Mayer a tenu à souligner aussi l'intérêt des entretiens d'Ottawa.

RIDEAU DE FER ENTR'OUVERT... A SENS UNIQUE

De retour à New-York, les dix journalistes américains qui viennent de passer quelques jours à Moscou (ci-dessus, devant le Kremlin avec des enfants russes) se sont déclarés enchantés de leur voyage. Leur enthousiasme a suscité quelque ironie aux Etats-Unis, où des séjours aussi bien « organisés » laissent sceptiques les observateurs avertis. On

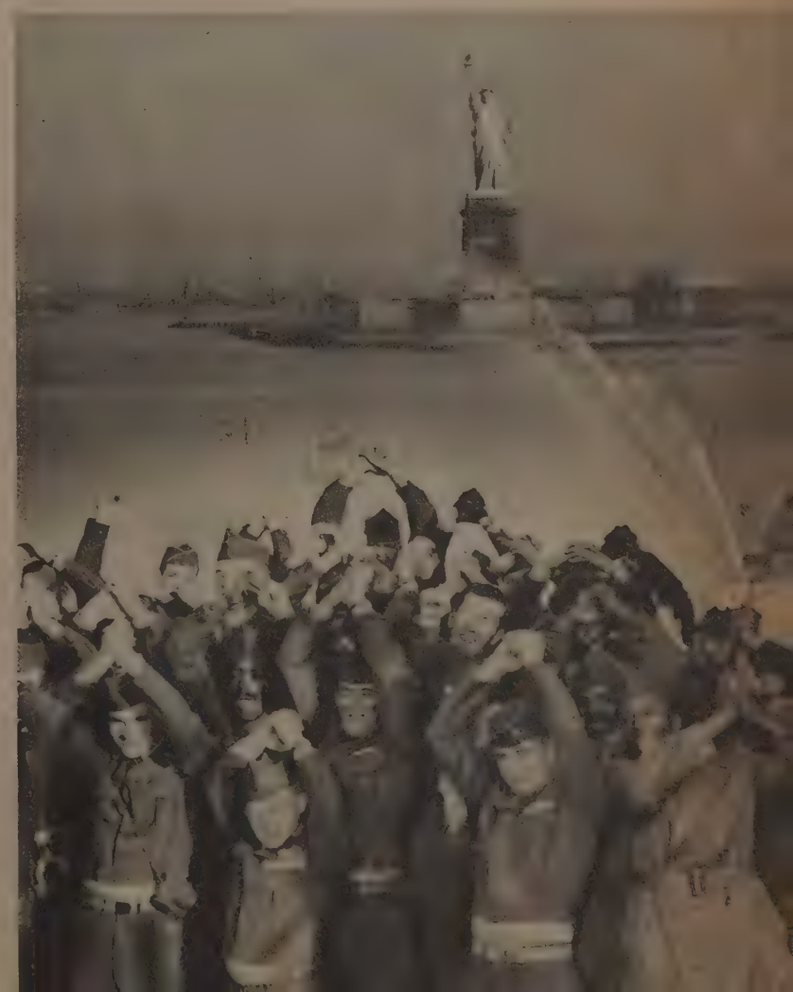
remarque, d'autre part, que cet entre-bâillement du rideau de fer serait plus réel si M. Malenkov faisait droit à la demande que lui ont adressée ses visiteurs américains : « Nous espérons que les journalistes soviétiques seront en mesure de venir aux Etats-Unis et de parler à votre peuple de notre pays. »

DRAME DANS LE « TUBE » LONDONIEN

A travers un inextricable amas de ferraille, les sauveteurs progressent péniblement... Deux rames du métro londonien se sont télescopées et, sous le tunnel étroit à voie unique, il faut traverser de bout en bout un train pour gagner l'avant, où eut lieu la collision. Des débris on retirera neuf cadavres et quarante-sept blessés.

L'HORIZON CORÉEN SE FAIT MOINS SOMBRE

Ces G.Is réalisent le rêve des combattants américains de Corée. Ils ont été relevés et le transport qui les ramène chez eux entre dans le port de New-York, salué par les sirènes des navires et les jets d'eau que forment les lances des pompiers. Ce grand espoir se matérialisera-t-il un jour pour tous les soldats de l'O. N. U. ? Les premiers accords réalisés sur les échanges de malades et de prisonniers permettent d'espérer un aboutissement des pourparlers d'armistice de Pan Mun Jom, dont la reprise semble prochaine. Mais la possible conclusion d'un armistice ne laisserait pas pour autant présager une solution définitive de la question coréenne, qui reste liée à un règlement à l'échelle mondiale — ou du moins asiatique — des problèmes de la guerre froide.



AUX QUATRE

LA PACIFICATION PROGRESSE EN COCHINCHINE

Outre la capture d'importants stocks de matériel et la destruction de l'organisation rebelle dans une partie de la Cochinchine, le résultat le plus spectaculaire de l'opération « Jura » a été le dégagement de la route Saïgon-cap Saint-Jacques, qui était coupée depuis 1946. L'importance de ce succès a été soulignée par la visite du président Tam, qui, avec les généraux Salan et Hinh, a inauguré la reprise de la circulation sur cette voie.

EN ROUTE POUR LE COURONNEMENT

Le Japon sera représenté officiellement aux fêtes du couronnement de S. M. Elizabeth II par le prince héritier Akihito. Celui-ci a quitté récemment Tokio à destination de l'Europe. Il a pris place à bord du transatlantique *Président-Wilson*. Son départ a donné lieu à une manifestation populaire. Et l'on voit, sur notre photographie, le prince saluant la foule accourue sur les quais pour l'acclamer. Le temps n'est plus où le peuple nippon n'apercevait que de fort loin les membres de la famille impériale.

Et, sur ce point du moins, les mœurs s'occidentalisent.

SUICIDE POLITIQUE EN ARGENTINE

Le suicide de Juan Duarte, frère d'Eva Perón, quelques jours après qu'il eut démissionné des hautes fonctions qu'il occupait auprès du chef de l'Etat argentin a souligné l'acuité de la crise que traverse le régime, et contre laquelle le président Perón a décidé de lutter.

UN COUPLE DE SAVANTS

Sir Alexander Fleming, « le père de la pénicilline », qui était veuf depuis 1949, vient de se remarier. Mme Amalia Coutsouris, qu'il a épousée en l'église grecque de Chelsea, est sa collaboratrice depuis de nombreuses années. Elle a déclaré que ses seuls projets étaient de continuer à participer aux recherches du grand savant.

COINS DU MONDE (SUITE)

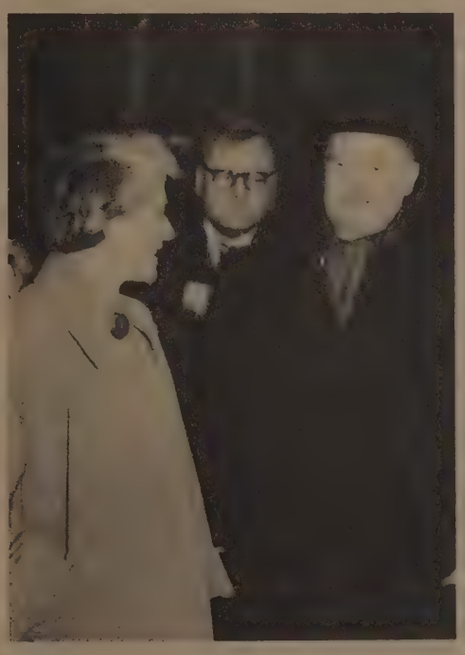
DÉBUTS A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Sur la scène du Français, le nouvel administrateur, M. Pierre Descaves, a pris officiellement contact avec les artistes et le personnel. M. André Cornu, secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, avait tenu à le présenter. Et tous deux avouèrent que, sur ce « plateau » illustre, ils avaient le « trac ». « On l'a toujours ici », répondit M. Denis d'Inès.

LA RÉPRESSION S'ACCENTUE AU KENYA

L'Angleterre vient de frapper un grand coup dans sa lutte contre le terrorisme Mau-Mau au Kenya. Le chef nationaliste Jomo Kenyatta (ci-dessus), accusé d'avoir participé à des cérémonies d'initiation Mau-Mau, a été, ainsi que ses cinq coïnculpés, condamné à sept ans de travaux forcés. Grâce aux mesures de sécurité très sévères prises par les autorités britanniques, le jugement n'a pas déclenché le soulèvement que l'on craignait ; il a cependant suscité des controverses au sein même du parlement britannique.

LE RETOUR DE MAURICE THOREZ



Maurice Thorez est rentré à Paris après avoir imposé à ses amis une attente supplémentaire motivée, a-t-on prétendu, par l'obligation où il se trouvait de s'informer des tendances nouvelles de la politique soviétique. On a pu constater — notre photographie l'atteste — que l'attaque d'hémiplégie qui frappa il y a deux ans le chef du P. C. français a laissé d'importantes séquelles. La déception des militants venus l'accueillir à la gare du Nord fut grande, car on l'avait fait descendre à Saint-Quentin.

PROPOS DU SCEPTIQUE

VOICI une nouvelle recette littéraire :

Prenez un Aragon bien mûr, un peu décadent sur les bords. Choisissez-le à l'instant où, de connivence avec un Picasso quelconque, il a lourdement enfreint les règles du réalisme socialiste et placez-le devant le bureau politique du parti, de telle manière qu'il puisse recevoir un choc violent dans les régions sub-rénales. Il se produira alors deux phénomènes intéressants. L'Aragon, après avoir dit merci, s'écriera : « Encore ! » Puis, dans un délai de quinze jours, il se soulagera d'un poème (sic) de soixante-quatre vers sans analogue depuis Pindare.

Le dernier de ces chefs-d'œuvre, intitulé : « Il revient », a suscité l'admiration universelle pour des raisons qui, à l'examen, paraissent assez faibles. S'agit-il du fond ? Tout a été dit sur le retour de l'être cher. Qu'on se rappelle « Brave Marin revient de guerre », « Reviens, veux-tu ? ton absence a brisé ma vie », ou « Si tu reviens, sauras-tu demander pardon ? » Que Maurice Thorez soit le héros de la chanson ne change rien à l'affaire. Le sujet, traité sur tous les modes, indicatif aussi bien qu'impératif ou conditionnel, est maintenant épuisé. S'agit-il de la forme ? La suppression systématique des points et des virgules, si elle contribue heureusement à brouiller les images et emmêler les idées, s'interprète aujourd'hui comme un signe de gâtisme, non comme une preuve d'affranchissement. Cela, en tout cas, n'étonne plus personne.

Ce qui, à notre avis, est autrement digne d'attention, c'est d'abord le souffle messianique qui semble animer le communisme aragonesque. « Il revient il revient il vient il va venir. » Ne croirait-on pas Jérémie annonçant l'avènement du Christ ? A quand la construction du Temple et l'inauguration du Culte ?... C'est ensuite la révélation des merveilles qui s'élaborent ou s'accomplissent sous le contrôle des comités centraux.

Dans ce domaine il reste, certes, beaucoup à faire. Aragon, cependant, n'en doute pas : « Nous saurons museler l'atome ! » En attendant que soient mises au point les muselières pour particules infinitésimales, il propose aux Egéries du marxisme-léninisme une toute nouvelle formule de bigoudi propre à décourager les « artistes capillaires » du capitalisme. Car, puisqu' « il revient »,

O femmes souriez et mêlez à vos tresses
Ces deux mots-là comme des fleurs...

Aragon dévoile enfin un secret extraordinaire de la technique communiste, qui, sans doute, retire la parole aux hommes, mais la donne aux machines. Il écrit :

... les vélos sur le chemin des villes
Se parlent rapprochant leur nickel ébloui.

Orphée attristait les pierres jusqu'aux larmes. Avec ses bicyclettes parlantes, Aragon fait sangloter de joie les montagnes sacrées du Caucase et de l'Oural.

LE MUSÉE OU LE NÉANT

PAR GEORGES DUHAMEL, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Ainsi donc, nous aurons, pendant deux semaines, Roger Gouze et moi, erré sur les routes de l'Espagne du Nord, dans ces paysages que la patience des laboureurs ne parvient pas à humaniser, parce que les Arabes, avec leurs chèvres, jadis, les ont rudement déboisés et que des siècles d'érosion ont mis à nu, non partout, mais presque partout, l'aride charpente de la terre. Nous avons visité les villes, pour y porter le message de l'Alliance française, et nous avons admiré les trésors d'art. Le mot d'admiration convient-il ici ? Je n'en suis pas sûr. Nous avons eu le sentiment, partout, d'apercevoir un amas d'œuvres d'art rassemblées, presque toutes, dans les sanctuaires. La plupart évoquent les fastes des temps anciens. Le dernier siècle n'a, pour sa part, fourni que des peintures médiocres, des copies, de la bondieuserie saint-sulpicienne, tout bas matériel que le regard aussitôt écarte. Quant aux œuvres des époques renommées, des époques de grande foi, elles suscitent, par leur accumulation même, une lassitude qui se transforme assez vite en ennui et cet ennui, à certaines heures, se colore de désespoir. La plupart des sculptures en relief qui ornent les autels sont hors de la portée d'un regard attentif. Les bons serviteurs du tourisme international, et il en est de savants, expliquent au voyageur la signification de détails sans doute admirables, mais que l'on devrait étudier à la lorgnette et sous le feu des projecteurs, car la plupart de ces églises sont fort sombres. Une poussière obstinée, et qui, d'ailleurs, se sait hors d'atteinte, assourdit les ors, unifie les couleurs, estompe les linéaments. Le voyageur voudrait-il s'arrêter longuement et triompher dans l'épreuve, qu'il en serait empêché par la température de ces édifices souvent ruineux, mais assurément inchauffables. Et qui s'aviserait de chauffer ces nefs immenses, ces monastères rigoureux comme la foi médiévale ? Le brasero que l'on trouve parfois, dans le parloir où nous attend le Père abbé, permet tout juste à deux ou trois personnes de se dégeler le bout des doigts, ce que j'ai fait en réfléchissant à ma façon sur l'avenir des œuvres d'art.

J'aime et devine parfois la beauté enfouie, la beauté qui est là, sinon tout à fait cachée, du moins dans un demi-secret. En admirant les sculptures du Parthénon, au British Museum, j'ai noté, surprise non sans grandeur, que l'envers de ces statues, cet envers que nul ne devait jamais voir, n'aurait dû jamais voir, était tout aussi soigneusement travaillé que l'endroit, que le côté offert. J'imagine que, dans l'œuvre d'un maître, il y a toujours des beautés cachées qui se découvrent au long des temps et qui peut-être sombreront dans l'éternité sans avoir rencontré leur découvreur, le créateur second, celui qui comprend, qui aime et qui proclame. N'empêche qu'à parcourir, d'un pas que presse quelque peu la température sépulcrale de ces endroits fameux, les chapelles, les sacristies, les nefs, les absides, n'empêche que je me suis demandé souvent si ces lieux célèbres n'étaient pas un peu comparables à des obituaires d'œuvres d'art, et si tous ces retables, ces bois sculptés, ces figures de gisants, ces tapisseries, ces peintures ingénieuses ne s'en allaient pas doucement vers un néant qu'il est sans doute impossible d'éluder, mais que l'on pourrait différer, du moins, rendre moins froid, moins farouche, moins glouton.

Les gens des temps anciens, quand ils rêvaient durant les longs offices, assis sur un banc noueux, se divertissaient peut-être, les jours de soleil, à considérer, jusque dans les moindres détails, ces œuvres dont leur avait parlé toute leur parentèle. Aujourd'hui, même quand leur foi est grande, ils vont se divertir les yeux au cinéma comme tout le monde, sauf moi, peut-être.

Comment sauver d'une agonie quasiment fatale tous ces beaux ouvrages ? En transportant quelques-uns d'entre eux au musée ? Peut-être, et même sans doute. A condition toutefois que le musée soit un lieu de respect et d'amour. Luc Durtain, dans un morceau que je relis toujours avec plaisir, dépeignait le Louvre de son enfance : « Les tableaux suicidés pendent au mur. » Nous n'en sommes plus là, heureusement.

Eh bien, oui, il faut que le musée soit un lieu d'amour, de respect, d'admiration. Sans cela, il tourne aussi trop vite à la morgue, aux catacombes. J'ai parcouru, dans le monde entier, des musées dont les uns étaient vraiment des sanctuaires de la beauté, alors que les autres exhalaient une indicible odeur de vieillerie, de tristesse, de beauté parfois momifiée, parfois putréfiée. La plupart de ces musées, de ces musées du vaste monde, sont trop riches. Quand j'y pénètre, je dis au conservateur qui veut bien me guider : « Ne me montrez pas tout. Je n'ai pas une telle réserve de ferveur que je puisse admirer n'importe quoi. Montrez-moi les dix ou quinze pièces que vous aimez le mieux. »

Je viens d'écrire le mot de conservateur. Il n'est pas assuré d'un féminin admis par toutes les oreilles. On voit pourtant, en bien des lieux, en France et ailleurs, les fonctions de conservateur remises à des dames. Le musée est une maison, une maison dans laquelle de jeunes esprits doivent s'instruire et où tout le monde doit pouvoir éprouver les émotions que donne la beauté. Les conservateurs, aujourd'hui, ne montrent pas tout ce qu'ils ont en réserve. Ils changent, de temps à autre, les pièces intéressantes, varient les éclairages, se soucient du confort, de ce confort que le promeneur doit éprouver pour avoir toutes les facultés en jeu, pour être libre et pur, en face du chef-d'œuvre.

On me dira que l'on ne peut porter au musée ces autels ornés qui ont 15 mètres de haut. Sans doute. Mais que tout cela soit surveillé, chéri, prudemment époussété. On me dira que certaines églises de petites villes perdraient tout intérêt si on leur prenait leur trésor. Oui ! Oui ! Point n'est question de déplacer des reliques respectables. Je persiste toutefois à penser que ces sanctuaires disséminés dans le farouche paysage des Asturies ou de la Vieille Castille ne sont pas, présentement, les retraites de la beauté, mais les tombeaux de la beauté. Si le musée est pieusement compris et administré, il peut nous aider à sauver, pour quelques siècles, ces œuvres malgré tout fragiles et vulnérables. Que si l'on écarte la solution du musée, on risque de condamner à la prison et à l'oubli mille et mille ouvrages qui pourtant attestent l'invention, la ferveur, la générosité humaine d'artistes dont, souvent même, nous ne savons déjà plus le nom.

La reine Marie et Carol au « Requiem » célébré en la cathédrale de Bucarest pour le roi Ferdinand Ier.

En 1949, l'ex-roi épouse religieusement Mme Lupescu.

En 1938, à la parade militaire de la fête nationale.

Ce portrait officiel, où Carol est représenté en compagnie de son fils Michel, a été exécuté en 1935.

LA VIE MOUVEMENTÉE DE CAROL DE ROUMANIE

DEPUIS 1940 Carol de Roumanie, qu'une crise cardiaque a brusquement emporté à peine sexagénaire, poursuivait dans l'exil une existence qui fut agitée. En 1918, il avait épousé secrètement la fille d'un officier roumain, Mlle Lambrino, dont il eut un fils. Mais son père, le roi Ferdinand, fit annuler le mariage. Carol épousa alors la princesse Hélène de Grèce, qui lui donna un fils, le futur roi Michel. En 1923 se place l'épisode décisif de la vie de l'ex-souverain : la rencontre avec Mme Magda Lupescu. Trois ans plus tard, en 1926, il venait habiter avec elle à Paris et renonçait au trône en faveur de son fils. Il revint sur sa décision l'année suivante, à la mort de Ferdinand Ier, et réserva ses droits. Et en 1930, ayant divorcé entre temps d'avec la princesse Hélène, il rentra brusquement à Bucarest, écarta son fils et se fit proclamer roi. Cela dura dix ans, jusqu'au moment où la double pression d'Antonesco et des Gardes de Fer contraignit Carol à abdiquer. Il gagna l'étranger, toujours en compagnie de Mme Lupescu, qu'il devait épouser en 1947, à Rio de Janeiro, alors qu'elle était gravement malade. Le mariage, selon le rite orthodoxe, fut célébré, en 1949, dans la villa que le couple occupait à l'Estoril et où Carol est mort.

La dépouille mortelle de l'ex-souverain a été exposée dans le salon de sa villa de l'Estoril.

Le pétrole pourrait bien n'être pas absent du sous-sol de l'immense désert de Rub-al-Khali, jusqu'à présent abandonné à des tribus nomades. Si l'Arabie séoudite obtenait la possession des huit villages qu'elle revendique, sa souveraineté sur le désert ne pourrait plus guère être contestée. Une compagnie pétrolière américaine semble y avoir intérêt. Mais derrière la principauté d'Oman et le principat de Mascat, en l'occurrence adversaires d'Ibn Séoud, se dressent de puissantes silhouettes : l'Irak Petroleum Company et la Grande-Bretagne.

L'ARABIE SÉOUDITE RÉCLAME A LA GRANDE-BRETAGNE

une oasis formée de huit villages...

Mais l'enjeu réel porte sur un million de kilomètres carrés de sable, sous lesquels on

La querelle entre l'Arabie séoudite et la Grande-Bretagne attire — bien fâcheusement selon certains — les regards sur l'une des régions les plus curieuses du monde.

Bien qu'elle constitue le centre du Moyen-Orient, on la connaît très mal et ses frontières restent aussi indécises qu'elles le furent de tout temps, et probablement davantage encore.

Car si jadis nul ne se préoccupait de placer des bornes pour diviser des immensités désertiques, le problème a considérablement changé en quelques années. Plusieurs éléments y ont contribué.

Ce fut d'abord la réapparition sur la scène politique de la maison séoudite et le rapide renforcement de son influence dans la péninsule d'Arabie. Puis, juste avant la seconde guerre mondiale, une compagnie américaine, qui avait obtenu du souverain Abdul Aziz Ibn Séoud une concession, découvrit une immense nappe de pétrole où les Britanniques n'en avaient pas trouvé une goutte...

Enfin, l'évolution de la conjoncture internationale n'a cessé de donner une valeur croissante à un secteur géographique d'où l'on peut surveiller à la fois la Perse, le Pakistan, l'Inde et l'Afrique et qui constitue le support naturel de tous les Etats du Levant. La Grande-Bretagne a une grande affection pour ces sortes d'observatoires, dont elle possède encore la plus riche collection existant au monde.

C'est assez dire que le débat actuel entre Londres et Riyad dépasse de loin en importance l'objet prétendu du litige : une oasis de huit villages située aux confins, d'une sablonneuse imprécision, de la principauté d'Oman, du sultanat de Mascat et du royaume séoudien.

Mais s'agit-il d'un pas de plus dans la lutte des pays arabes pour leur indépendance, de la recherche patiente de leur unité ou d'un épisode de la bataille pétrolière qui oppose Britanniques et Américains ?

LA PLUS GRANDE RÉSERVE DE PÉTROLE DU MONDE

Contrairement à une impression courante, la péninsule arabique est plus vaste que l'Inde et le Pakistan réunis. Alors que ceux-ci ont une superficie totale de 2 millions de kilomètres carrés, l'Arabie en a presque 3 millions. Mais cet espace est quasi vide : on y compte approximativement dix-huit millions d'habitants, tandis que la péninsule indienne en porte plus de quatre cent millions.

Il semble que toute la vie de l'Arabie ait reflué sur ses côtes depuis la catastrophe géologique qui, il y a plus de vingt-cinq siècles, transforma cette région autrefois fertile en un pays aride, brûlé de soleil. La mince bande côtière mise à part, plus de 2 millions de kilomètres carrés constituent un énorme vide où sont comme noyés dans des déserts de sable ou de lave quelques oasis, quelques villages et la capitale même de l'Arabie séoudite, Riyad. Situation extraordinaire dans une contrée qui trouble les veilles des chefs d'état-major.

L'étrange costume de ces femmes nomades du désert, dont le visage est non pas voilé, mais masqué — caractéristique qui ne se retrouve dans aucun autre pays musulman — accentue bien l'impression de mystère qui entoure le Rub-al-Khali.

pressent l'existence du pétrole.

Le pouvoir politique, exercé avant la guerre 1914-1918 par l'empire ottoman, de façon effective sur la côte méditerranéenne, en Irak et au Hedjaz et de façon purement nominale dans le reste de la péninsule, est aujourd'hui partagé entre plusieurs Etats. En bordure de la Méditerranée, on trouve l'Egypte, jusqu'à Gaza, puis Israël, la Jordanie, le Liban, la Syrie et la Turquie (Sandjak d'Alexandrette). L'Irak occupe une situation assez particulière, à cheval sur la péninsule arabique, l'ancienne Assyrie et le Kurdistan. A l'extrémité sud-sud-ouest subsiste le royaume indépendant du Yémen. Occupant tout le centre, depuis le Yémen jusqu'à la Jordanie et la Syrie, vient ensuite le royaume d'Arabie séoudite, dont l'étendue actuelle est évaluée à plus de 1 million et demi de kilomètres carrés. Enfin, tout au long du golfe Persique et sur la côte sud baignée par l'océan Indien, s'étagent de nombreuses principautés à demi indépendantes, contrôlées en fait par la Grande-Bretagne.

LE GOLFE PERSIQUE EST UNE MER BRITANNIQUE

Les Britanniques se sont depuis longtemps intéressés à la péninsule arabe, en particulier à ses côtes, considérées comme essentielles à la protection des voies maritimes impériales. A mesure qu'ils affermissaient, au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle, leur emprise sur les Indes, ils s'arrangèrent pour substituer leur influence à celle des Portugais et des Français. Finalement, entre 1820 et 1840, l'occasion leur ayant été fournie par l'insécurité de la navigation dans le golfe Persique, due aux raids des pirates de Mascat et d'Oman, les Britanniques conclurent avec les cheiks des petits Etats indépendants de la côte une série de traités semblables les uns aux autres. Leur disposition fondamentale résidait dans le fait que la Grande-Bretagne accordait sa protection aux princes moyennant l'assurance que ceux-ci ne toléreraient aucune présence ou influence étrangère en dehors de la britannique.

Telles sont les conventions qui lient à la Grande-Bretagne les principautés de Koweit, de Bahrein, de Qatar, de la Côte des Pirates, d'Oman et de Mascat. Quant à la côte sud, les régions d'Aden et de l'Hadramaout, qui la bordent entièrement, son placées sous protectorat britannique, ce qui donne à Londres le plus large pouvoir de contrôle sur les relations extérieures des chefs de tribu. La Grande-Bretagne présente donc un front solide aux revendications susceptibles d'entamer sa position dans la péninsule arabe.

UNE FAMEUSE ERREUR DE LAWRENCE

Une erreur de taille avait cependant été commise, après la première guerre mondiale, par le fameux colonel Lawrence. Ayant à choisir entre Hussein et Abdul Aziz Ibn Séoud pour réaliser cet empire des sables dont il avait préconisé la formation, Lawrence s'était prononcé en faveur de la famille husseinite. Ce fut Ibn Séoud qui l'emporta.

Chassée du Hedjaz, son fief héréditaire, la maison husseinite se vit attribuer par Londres la Transjordanie, l'Irak et la Syrie. Elle ne put se maintenir dans ce dernier pays et les tentatives faites par les Britanniques pour relier les deux maillons séparés de la chaîne husseinite, Transjordanie et Irak, sont restées vaines. Le projet de « Croissant fertile », comme celui de la « Grande Syrie », a échoué.

Le réalisme britannique n'avait pas tardé à prendre acte du succès d'Ibn Séoud. Celui-ci, parti du Nejd, où avaient jadis régné ses ancêtres, étendit, de 1920 à 1935, son pouvoir sur le Hedjaz et l'Assir, situés sur la côte de la mer Rouge. Puis, vers l'ouest, il avait conquis la province d'Hasa, en bordure du golfe Persique, et, par négociation, il fit admettre, aux confins de la principauté de Koweit, l'existence d'une « zone neutre », où il partage le pouvoir avec le sultan de Koweit.

Plus au nord, il se heurtait à l'Irak, lié par un traité d'amitié à la Grande-Bretagne. Au sud, il rencontrait les principautés dites indépendantes, jalousement surveillées par Londres. Ibn Séoud eut la sagesse de s'arrêter.

Vainqueur de l'iman du Yémen, il aurait pu émettre des prétentions sur son territoire. Là encore, afin de ne pas risquer des frictions avec les Italiens, il avait préféré ne pas pousser ses avantages. En grand roi, Ibn Séoud préféra affermir son autorité dans ses Etats.

UN NO MAN'S LAND D'UN MILLION DE KILOMÈTRES CARRÉS

Cependant, où s'arrêtaient les limites de ceux-ci ? Si la chose ne prêtait guère à discussion au nord ni au sud-ouest, ni même en bordure du golfe Persique et de l'océan Indien, en revanche le désert du Rub-al-Khali (le Quart Vide) de presque 1 million de kilomètres carrés, à qui appartenait-il ?

La question sembla longtemps sans intérêt. Le Rub-al-Khali, aux sables chauffés à blanc par un soleil implacable, ne pouvait servir d'asile temporaire qu'à certaines tribus nomades ne reconnaissant nulle autre autorité que celle de leurs propres chefs. Pillards indomptables, accoutumés à se contenter des semaines durant d'une nourriture quotidienne composée d'une poignée de dattes, personne ne songeait à leur imposer une loi qu'ils se fussent d'ailleurs empressés de rejeter à la première occasion. Leur bravoure, leur science innée de la guerre des sables, leur attachement à une vie pauvre, mais magnifiquement libre les protégeaient contre toute menace d'assujetissement.

Le Rub-al-Khali était donc considéré jusqu'ici comme une sorte de *no man's land* où ne s'aventuraient ni les Britanniques, ni les Séoudiens, ni les princes des côtes du golfe Persique ou de l'océan Indien.

A quel moment un changement eut-il lieu ?

Après la seconde guerre mondiale, on commence de voir apparaître sur certaines cartes britanniques un pointillé reliant directement la base de la presqu'île de Qatar à la colonie d'Aden. Londres juge donc que la limite de l'Arabie séoudite est constituée par le contour nord du désert du Rub-al-Khali. Il n'y a pas encore de doctrine officielle sur ce point. Une carte incluse dans le manuel édité par l'Irak Petroleum Company à l'usage de son personnel donne un tracé approximatif de la frontière qui suit, environ 300 kilomètres à l'intérieur des terres, le pourtour de la côte. Ce qui diffère considérablement de la simple ligne droite tirée de Qatar à Aden. Les cartes américaines donnent un tracé semblable. Au reste, qu'y-a-t-il dans l'espace compris entre la ligne droite et la ligne courbe qui épouse le dessin de la côte ? Rien, sinon des sables et quelques tribus guerrières. Rien sur le sol. Mais dans le sous-sol ?

LES FUSILS PARTENT TOUT SEULS DANS LE RUB-AL-KHALI

On ne le connaît pas encore. Les deux concessions obtenues par l'Irak Petroleum dans le sultanat d'Oman en 1937 entraînèrent l'envoi de missions géologiques, l'une vers les régions côtières orientales, l'autre sur les confins ouest du principal massif montagneux. « L'insécurité, lit-on dans le manuel de l'I. P. C., et d'obscures conditions politiques ont empêché une pleine exploration de l'hinterland. Depuis la guerre, une mission a visité la zone de Dhofar (littoral de l'océan Indien) et un progrès ultérieur est probable dans les zones d'Oman adjacentes à la Côte des Pirates et dans celles environnant le Rub-al-Khali. »

En fait, les géologues de l'I. P. C. avaient été accueillis à coups de fusil par les gens des tribus. Ceux-ci agissaient-ils de leur propre initiative ou étaient-ils incités à le faire ? C'est une question à laquelle on ne peut répondre.

Avant de reconquérir son Nejd natal, Ibn Séoud dut se réfugier dans le Rub-al-Khali pour échapper aux Turcs et aux Husseinites. Ayant partagé la dure existence des nomades, il apprit de ceux-ci maintes ruses de la guerre dans le désert qui lui furent précieuses pendant la reconquête. Et, ce qui était peut-être plus profitable, il avait noué avec les seigneurs des sables de solides amitiés qui valaient des traités. D'autant que, devenu roi, Ibn Séoud n'eut garde d'oublier ses anciens compagnons.

Les Britanniques ne bénéficient pas de préjugés aussi favorables qu'Ibn Séoud. Et, aujourd'hui, le souverain de l'Arabie séoudite semble bien décidé à arrondir son domaine vers le sud-est, c'est-à-dire vers les principautés d'Oman et de Mascat.

PLÉBISCITE, PROPOSE RIYAD, ARBITRAGE, RÉCLAME LONDRES

On peut discuter l'opportunité de sa démarche dans la conjoncture internationale présente, mais non qu'elle ne témoigne d'un sens tactique excellent. Ibn Séoud n'a pas mis en cause expressément le Rub-al-Khali. Il se contente de réclamer huit villages. Toutefois, comme ils sont situés à l'extérieur du « Quart Vide » et aux confins mêmes des sultanats de Mascat et d'Oman, qui revendiquent l'un et l'autre ces huit villages, si l'Arabie séoudite obtient satisfaction, elle aura du même coup posé un jalon important pour la reconnaissance ultérieure de sa souveraineté sur le Rub-al-Khali.

Pour mettre fin au litige opposant Mascat et Oman à propos de cette oasis de Breimi à laquelle tout le monde s'intéresse subitement, avec un ensemble parfait, les Britanniques avaient attribué six villages à Oman et les deux derniers à Mascat. C'est alors que survint à Breimi, le 31 août 1952, Turki ben Utaishan, un officiel séoudien, qu'accompagnait une escorte de quarante hommes armés. Le 15 septembre, le gouvernement britannique protesta auprès de Riyad et réclama le retrait du détachement séoudien. Tandis qu'une petite force du sultan d'Oman s'avançait vers les villages qui lui avaient été reconnus par les Britanniques, le gouvernement séoudien rejetait la protestation de Londres et entreprenait une action de propagande parmi les vingt-cinq mille habitants des huit villages, afin de les persuader de rejeter l'allégeance à l'égard d'Oman et de Mascat.

Les Séoudiens affirment que ce sont eux qui ont droit à cette allégeance depuis plus d'un siècle, à telle enseigne que les villageois de Breimi n'auraient cessé de payer tribut à la maison séoudienne.

« Puisque, disent-ils à Londres, vous contestez notre souveraineté sur Breimi, demandons aux intéressés ce qu'ils en pensent, par voie de plébiscite.

— Nullement, réplique Londres. Turki ben Utaishan a eu tout le temps nécessaire pour préparer ce plébiscite à coups de dollars. Nous vous proposons, nous, de régler une fois pour toutes notre dispute sur l'ensemble de nos frontières communes. Breimi n'en est qu'un cas particulier. Soumettons le litige à un arbitre impartial.

» Turki ben Utaishan a violé l'accord de *statu quo* que nous avions signé en 1951, dans l'attente de négociations ultérieures sur le tracé définitif des frontières. Nous vous rappelons d'autre part que, dans nos négociations d'avant 1949, il ne fut jamais question de Breimi, qui est très éloigné des territoires que vous réclamiez naguère. Ce n'est qu'en 1952 que vous avez cru bon de vous émouvoir d'une visite à Breimi d'un de nos officiers politiques qui n'était cependant pas inhabituelle.

— Cette visite rompait l'accord de *statu quo*. Elle a motivé l'envoi de Turki ben Utaishan. »

LA PETITE GUERRE DES SABLES

Le dialogue s'est brusquement envenimé il y a quelques semaines. Londres se plaint que, le 23 janvier, cinquante hommes des tribus indépendantes, arborant le drapeau séoudien, aient assiégé un poste situé à l'intérieur du territoire sous protection britannique. Ils ne se dispersèrent qu'à l'arrivée de renforts. Londres soutient que le chef de cette bande avait agi en liaison avec Turki ben Utaishan.

De son côté, le gouvernement séoudien a signalé que trois voitures blindées britanniques avaient violé, le 9 mars, la neutralité provisoire de Breimi et qu'une autre voiture blindée avait traversé une parcelle de territoire séoudien en tirant des coups de feu pour terroriser la population. Enfin, des avions auraient de même survolé Breimi en rase-mottes, au grand émoi de ses paisibles habitants.

Les Séoudiens se prévalent du témoignage de deux agents britanniques. Le premier, Bertam Thomas, qui fut ministre des Finances de Mascat, relate dans un ouvrage sur l'Arabie qu'il dut renoncer, vers 1920, à pénétrer dans la zone de Breimi, un cheik lui ayant dit que cette oasis relevait de l'Arabie séoudite. Plus tard, le capitaine Ecklanse, de l'armée des Indes, chargé en 1925 d'une mission spéciale à Breimi, a qualifié cette zone d' « indépendante ». Il ajoutait que la tribu qui y vivait se référait, pour le règlement de ses problèmes, à l'autorité du prince séoudien Ibn Jloui, de qui elle recevait les subventions accordées par Ibn Séoud aux cheiks des différentes tribus de son pays.

LES PRUDENTES INCERTITUDES DU PRINCE FAISAL

Le prince Faisal, ministre des Affaires étrangères, chef de la délégation d'Arabie séoudite aux Nations Unies et héritier présomptif, a laissé entendre qu'il se pourrait que son gouvernement soumît le cas au Conseil de sécurité ou à la Cour internationale. Comme on lui demandait si la revendication séoudite était inspirée par la découverte de pétrole, le prince déclara qu' « il n'était pas sûr » que le gouvernement de son pays eût négocié une nouvelle concession pétrolière.

« Ce ne pourrait être, ajouta-t-il, qu'avec l'Aramco (Arabian American Company), et je ne sais rien touchant à une récente revision de son contrat. »

Les journalistes qu'il avait convoqués firent remarquer au prince qu'aucune frontière ne figurait entre Mascat et l'Arabie séoudite sur les cartes qu'il avait fait circuler parmi eux.

« Les frontières politiques, répondit-il, ne sont pas indiquées, mais chacun sait par tradition où elles se trouvent. »

Sir Rupert Hay, résident général, dont la compétence s'étend à l'ensemble des principautés protégées par Londres, parle déjà de « l'éventualité de perdre un ami d'aussi vieille date et aussi sûr que l'Arabie séoudite ». Les Etats-Unis ont appuyé la proposition britannique de recours à un arbitrage... Mais qui a poussé Ibn Séoud à réclamer Breimi ? Toute cette affaire dégage une forte odeur de pétrole. Les deux adversaires seraient en principe l'Aramco et l'Irak Petroleum. Mais la question des *royalties* et des pourcentages sur l'exploitation pousse naturellement les gouvernements séoudite, d'Oman et de Mascat à faire valoir avec la dernière énergie leurs droits sur le moindre arpent de sable. L'exemple de Koweit, dont la production dépasse aujourd'hui 40 millions de tonnes par an et fait de son émir le souverain le plus riche du monde, la fortune prodigieuse de Bassora, de Bahrein, de Qatar, de Dahran ont développé d'une façon fantastique le goût de la géologie dans toute la péninsule arabe. Qui échapperait à cette passion en semblable occurrence ?

Nous y sommes nous-mêmes intéressés : la France participe pour 25 % aux opérations de l'Irak Petroleum. Les Américains y ont également une part, mais ils sont encore beaucoup plus engagés dans l'Aramco, qu'ils contrôlent entièrement. Tout cela promet des négociations lentes et subtiles, troublées d'incidents violents. L'atmosphère actuelle dans le golfe Persique est tendue plus qu'il ne faudrait pour hâter un règlement équitable et prompt.

René Branellec.

LA FEMME AU COLLIER DE PERLES.

Cette toile de Vermeer (55 cm. × 45 cm.), peinte vers 1662-1665, est une des œuvres les plus connues du maître hollandais. Elle figurait à l'exposition des chefs-d'œuvre des musées de Berlin organisée à Paris, au Petit Palais, en 1951.

VERMEER REDÉCOUVERT...

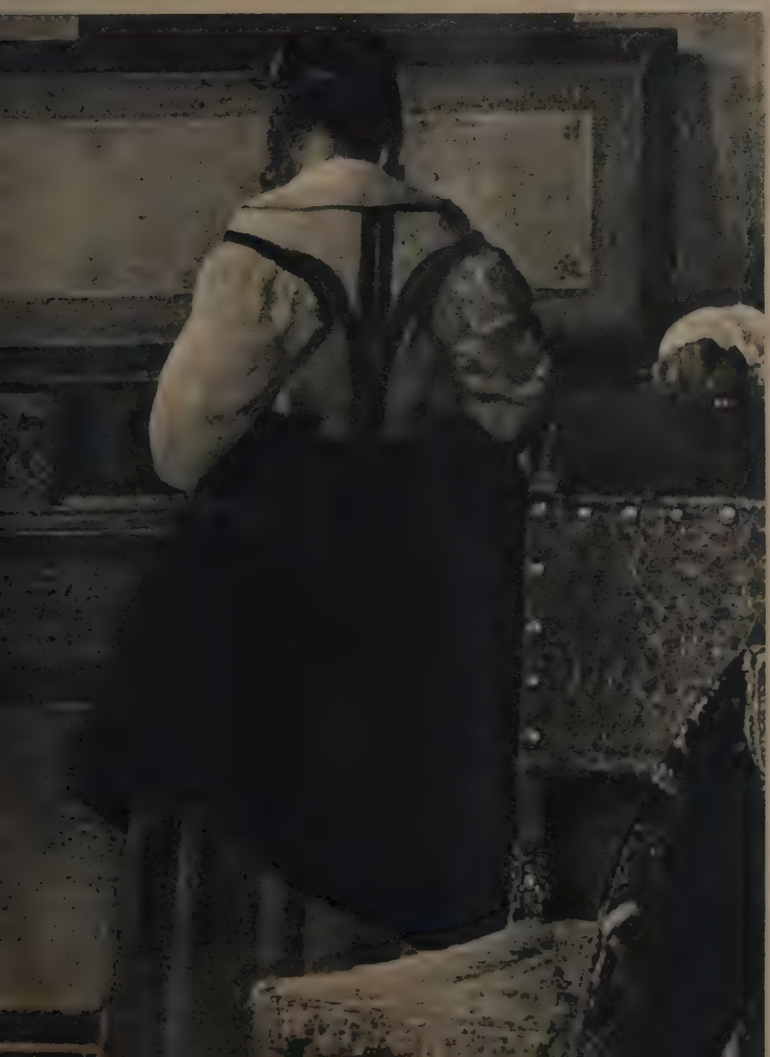
L'HISTOIRE DU GRAND ALBUM D'ANDRÉ MALRAUX SUR LE MAITRE DE DELFT

RECONNU aujourd'hui comme un des plus grands peintres du monde, Vermeer de Delft n'était même plus mentionné en 1720, moins de cinquante ans après sa mort, dans le grand ouvrage de son compatriote Houbraken sur la peinture hollandaise. Pourtant, de son vivant (1632-1675), il n'était nullement passé inaperçu. A deux reprises, il fut élu président de la guilde des peintres de sa ville natale. Un voyageur lyonnais, Balthasar de Monconys, va le visiter dans

GENTILHOMME ET DAME BUVANT DU VIN. Cette toile appartient au musée de Berlin. On a vu dans le modèle de l'homme un Espagnol. Nous le croyons Vermeer lui-même : la figure est traitée librement et non à la manière d'un autoportrait.

GENTILHOMME ET DAME A L'ÉPINETTE. Actuellement à Buckingham Palace, ce tableau resta au château de Windsor jusqu'en 1928. Il appartient à la Couronne d'Angleterre depuis 1762. Ce sont les pieds d'un chevalet qu'on aperçoit, derrière la tête de la femme, dans le miroir incliné. Vermeer semble nous révéler ici la position très rapprochée d'où il travaillait pour peindre... l'épinette sans doute, la femme peut-être, lui-même certainement pas. Il y a dans son « réalisme » une bonne part de jeu.

E DÉTAIL du tableau ci-contre révèle un visage au nez obtus, respirant al et à bouche ouverte, curieusement semblable à celui, notamment, e « la Dame au chapeau rouge ». Nous croyons celle-ci la fille du peintre le « Gentilhomme » Vermeer lui-même. Le détail ci-dessous révèle superbe qualité structurale du style de Vermeer. La cariatide légère u'est la femme s'insère dans un parfait équilibre entre le haut de l'épinette et le bord de la chaise.



son atelier et parle du haut prix que valaient alors ses tableaux. Mais le XVIII[e] siècle, inexplicablement, ignore jusqu'à son nom. Son œuvre, d'ailleurs peu abondant, est dispersé. Lorsque certains de ses tableaux réapparaissent en vente publique, ils sont le plus souvent attribués à des artistes qui lui sont infiniment inférieurs. Au goût du jour, un restaurateur ajoute à telle de ses toiles une cage d'oiseau, à telle autre un rideau de lit, qui « font intimiste ». On n'hésite pas à effacer sa signature et à lui substituer celle d'un petit maître plus coté. Cette éclipse continue, presque totale, jusqu'au milieu du XIX[e] siècle. Tout semble condamner son génie à l'oubli définitif.

Mais le génie a une vie mystérieuse. Avant même que s'amorce en France la révolution impressionniste qui allait « ressusciter » sa peinture, un jeune Français amateur d'art, Etienne Thoré, parcourant en 1842 la Hollande, tomba en arrêt, au musée de La Haye, devant la *Vue de Delft*. Ce tableau était un des très rares encore catalogués sous le nom de Vermeer. Ce fut le coup de foudre. Thoré partit à la recherche d'autres œuvres de ce peintre dont il ne savait rien et qui l'avait tant frappé. Proscrit comme opposant libéral sous le Second Empire, il profite de ses séjours prolongés en Allemagne, en Angleterre, en Hollande et en Belgique pour fouiller inlassablement les musées, les collections privées, les archives. Une à une, les toiles du maître de Delft ressortent d'une ombre de deux siècles. Il fait gratter plus d'une fausse signature. Parfois le retoucheur, négligent, avait laissé l'authentique, presque à côté. En 1866, après plus de vingt années de travail, la patience et la passion de Thoré aboutissent à la première monographie sur Vermeer, publiée dans la *Gazette des Beaux-Arts*.

Après Vermeer moderne, nous découvrons Vermeer éternel.

CETTE « redécouverte » capitale, résultat d'une intuition qu'on pourrait qualifier de prophétique si l'on ne savait pas que Thoré avait été l'ami de Corot, coïncida avec le début de la grande libération de la peinture par l'impressionnisme. Les peintres, délivrés de la tyrannie du sujet, reconnurent en Vermeer un précurseur génial de l'art moderne. Mais notre époque, fascinée avant tout par le style, voit en lui bien plus qu'un précurseur...

C'est cette « éternité » de Vermeer, au delà de sa « modernité », qui marque ce qu'il n'est pas exagéré d'appeler la seconde « redécouverte » du maître de Delft, à laquelle nous convie le grand album édité par la Galerie de la Pléiade, sous la direction d'André Malraux.

Pour la première fois tous les tableaux connus de Vermeer sont reproduits *en couleurs*. Pour la première fois, ils sont présentés non plus en succession arbitraire, mais suivant une chronologie vraisemblable et cohérente. Pour la première fois, tous les commentaires qu'ils ont inspirés aux grands écrivains et aux grands artistes, toutes les hypothèses faites à leur sujet par les historiens d'art sont réunis.

On devine que la réalisation d'un tel ouvrage n'alla pas sans problèmes. Celui de la reproduction en couleurs était le plus redoutable. Techniquement, mais aussi artistiquement.

Vermeer est d'abord un coloriste. Le reproduire en noir et blanc (ou, ce qui est bien pire : le reproduire en couleurs infidèles), c'est dans de nombreux cas le priver de son style. *Le Soldat et la Jeune Fille riant*, dans la photographie que nous en donnons, apparaît comme un tableau de qualité, sans plus. On peut même douter, à cause de son cadrage, qu'il soit de Vermeer. Mais dans sa lumineuse harmonie de rouge, d'or et de bleu, c'est impossible. Le chef-d'œuvre éclate.

Or il vaut d'être signalé que ce chef-d'œuvre — aussi surprenant que cela paraisse — n'avait jamais jusqu'ici été reproduit en couleurs. Et depuis le temps, déjà assez lointain, où il appartenait à la collection de M. Double, à Paris, personne en Europe n'avait pu le contempler autrement qu'en noir et blanc. C'est Malraux qui, le tout premier, a obtenu de son propriétaire actuel, la collection Frick de New-York, l'autorisation nécessaire.

Mais passons sur la question des autorisations. Si pour chacun des trente-trois tableaux reproduits il fallut solliciter le consentement préalable de son propriétaire (musée ou collection), ces démarches ne furent guère — sauf dans le cas des trois toiles de la collection Frick et de certaines autres appartenant à des particuliers — que des obstacles de pure forme, vite franchis.

Les difficultés commencèrent après.

La dispersion géographique des tableaux imposa de longs et coûteux voyages. Du temps de Thoré, tous les Vermeer étaient, bien entendu, en Europe : ils n'avaient pas de valeur commerciale. Maintenant, sur les trente-trois, onze se trouvent en Amérique (dix aux Etats-Unis et un aux îles Bahama) ; sept en Hollande, six en Angleterre, six en Allemagne, un en Autriche et deux en France (dont un au Louvre : *la Dentellière*).

Les photographes furent envoyés vers ces divers points du monde et en ramenèrent leurs sélections. A l'aide de celles-ci, les techniciens de l'atelier de photogravure tirèrent les premières épreuves. Mais l'on se doute que, dès qu'il s'agit d'œuvres d'art, et surtout d'œuvres d'un coloriste aussi subtil que Vermeer, de nombreuses retouches sont indispensables pour obtenir des reproductions fidèles.

Ces retouches ne pouvaient pas être faites ici par comparaison directe avec l'original (sauf dans le cas de *la Dentellière* et, partiellement, de *la Ruelle*, du *Gentilhomme et Dame buvant du vin* et du *Collier de perles*, exposés temporairement à Paris pendant la confection de l'album). Il fallut donc, si j'ose dire, corriger à distance ou, tout au moins, par des « intermédiaires ». Travail infiniment délicat.

LA DAME AU CHAPEAU ROUGE (aujourd'hui à la National Gallery of Art de Washington) n'émergea qu'en 1925 de la collection du baron Athalin, de Colmar, à laquelle elle appartenait depuis 1823. Achetée par le célèbre milliardaire Andrew Mellon, qui la légua à l'État américain.

LE SOLDAT ET LA JEUNE FILLE RIANT (collection Frick, New-York) apparaît en noir et blanc comme un tableau de qualité, sans plus. Mais dans sa lumineuse harmonie de rouge, d'or et de bleu le chef-d'œuvre éclate.

Les « intermédiaires » furent Malraux lui-même, le peintre Fautrier et le photographe d'art Parry. Les deux derniers se rendirent à leur tour devant chacun des tableaux et établirent des « notes de tons » qui permirent à Malraux de porter sur les épreuves successives, centimètre carré par centimètre carré, les corrections à effectuer. Les techniciens exécutèrent « en aveugles ». Ce « jeu de patience » dura dix-huit mois.

DANS le premier catalogue des œuvres de Vermeer, publié à la fin de sa célèbre monographie de 1866, Thoré avait inclus quelques tableaux que des travaux ultérieurs révélèrent être des copies ou des toiles d'autres peintres, abusivement « annexées ». En revanche, depuis Thoré, quelques Vermeer supplémentaires ont été retrouvés. Mentionnons notamment la magnifique *Dame au chapeau rouge* (aujourd'hui à la National Gallery of Art de Washington), qui appartenait depuis 1823 à la collection du baron Athalin, à Colmar, d'où elle n'émergea qu'en 1925. Une autre toile admirable, *la Peseuse de perles* (aujourd'hui également à la National Gallery of Art de Washington), faisait partie de la collection de Casimir Périer. Vendue à Londres en 1848, à la vente Casimir Périer, elle semblait disparue. Or elle avait été rachetée par la famille : en 1910, l'historien d'art hollandais Hofstede de Groot la retrouvait dans la maison de la comtesse de Ségur, née Périer, à Paris, où, pendant soixante ans, personne apparemment ne l'avait remarquée. Mais si des « trouvailles » et des recherches critiques ont complété et rectifié le catalogue de Thoré, il est remarquable de constater qu'en quatre-vingt-six ans elles n'avaient nullement réussi à l'ordonner.

Il faut savoir qu'à part une seule — *l'Entremetteuse*, de Dresde, dont la date peinte sous la signature (1656) est généralement reconnue authentique — les toiles de Vermeer ne sont pas datées. En l'absence de tout document d'époque pouvant suppléer à cette lacune, les historiens du maître de Delft durent se contenter, dans leurs catalogues, d'énumérer ses tableaux au hasard, en les groupant seulement par sujets ou par genres. Certains experts esquissèrent bien des chronologies, qui concordaient pour les œuvres de jeunesse, aisément reconnaissables, mais qui devenaient extrêmement floues et contradictoires pour toutes les autres, sauf pour deux ou trois qualifiées d' « œuvres de décadence » et qu'on attribuait aux dernières années de la vie du maître.

Evidemment, aucun desdits experts n'avait vu et *n'avait pu voir* ce que désormais chacun des lecteurs de notre album peut voir : tous les tableaux de Vermeer réunis. Ils n'avaient donc pu les étudier ensemble, comme Malraux le premier le fit.

La confrontation des reproductions en couleurs de toutes les toiles ne tarda pas à révéler l'ordre général de leur succession, basé sur l'évolution du style. Mais, n'étant pas lui-même expert, Malraux se méfiait un peu de cette impression purement esthétique. Et il ne l'aurait sans doute pas divulguée si des observations d'un tout autre ordre n'étaient venues la recouper, de façon assez sensationnelle.

Divers auteurs avaient déjà supposé que Vermeer prenait ses modèles dans sa propre famille. Le fait, notamment, que, dans trois de ses tableaux au moins, la femme représentée est enceinte rendait vraisemblable l'hypothèse qu'elle était sa propre femme, dont nous savons, par les registres de paroisse, qu'il eut onze enfants. En outre, entre plusieurs de ses modèles, même s'ils étaient de générations différentes, on pouvait déceler de vagues ressemblances.

Ces ressemblances devinrent frappantes et indiscutables, et d'autres, insoupçonnées, apparurent, après que Malraux eut eu l'idée de faire photographier au même format — et fortement agrandies — les têtes de tous les personnages figurant dans les tableaux. Ce « fichier d'identification » établi, il n'eut même pas besoin de faire une longue « enquête » : la famille Vermeer se reconstitua sous ses yeux !

Et nous apprenions ainsi avec une quasi-certitude que Catherine Vermeer avait servi de modèle à son mari aux différentes époques de sa vie ; qu'il avait peint ensuite ses deux filles aînées. Enfin (ce qui confirmait une hypothèse de René Huyghe) qu'il s'était peint lui-même à plusieurs reprises.

« Un peintre à jamais inconnu », disait Proust.

A PARTIR des dates de naissance — connues — de Vermeer et des siens les dates d'exécution des tableaux où ils sont représentés peuvent se déduire de l'âge qu'ils y paraissent avoir. Si cette évaluation semble approximative, la comparaison, d'un tableau à l'autre, des âges d'un même modèle l'est beaucoup moins. Or cette chronologie de l'œuvre révélée par l'âge des modèles coïncide entièrement avec celle que Malraux avait découverte en suivant l'évolution du style !

On comprend qu'après un tel recoupement nous l'ayons adoptée pour le classement des planches dans l'album.

Mais si le recoupement était inespéré, cette chronologie qu'il impose n'est nullement surprenante. Etait-il vraisemblable d'affirmer que Vermeer, mort à quarante-trois ans, avait connu une période de décadence à la fin de sa vie ? Nous savons maintenant, au contraire, que ses dernières toiles sont ses plus grandes et ses « œuvres de décadence », des portraits de gens étrangers à sa famille, exécutés à des époques diverses. Chaque fois qu'il ne peignait plus les siens, il semble que son génie faiblissait...

« Un peintre à jamais inconnu », disait Proust en parlant du maître de Delft. Nous pouvons dire aujourd'hui qu'il n'est plus inconnu pour nous. L'album d'André Malraux nous permet pour la première fois de le contempler dans son œuvre entier, dans les traits de son visage retrouvé et dans le secret même de son génie.

JULIEN SEGNAIRE.

LA GUERRE DES CAOUTCHOUCS (*)

LA FRANCE POURRAIT CONSTITUER AVEC L'ALLEMAGNE LE POOL EUROPÉEN DU CAOUTCHOUC DE SYNTHÈSE... ... ET S'ASSURER AVEC ELLE LE MONOPOLE DU MARCHÉ EUROPÉEN

PAR RENÉ BRANELLEC

La loi actuelle fait une obligation à l'État de résorber 4 millions d'hectolitres d'alcool par an. Les besoins de la consommation nationale étant évalués à 1.500.000 hectolitres, la Régie des alcools doit, chaque année que Dieu fait, se poser la question de savoir comment elle écoulera les 2.500.000 hectolitres excédentaires.

L'État achète l'alcool au prix de 90 francs le litre, réalise de 5 à 6 milliards de bénéfices sur la vente des alcools de bouche et, au total, en revendant son stock d'excédents, « a perdu environ 15 milliards de francs en 1952 » (déclaration de M. Jean Moreau, secrétaire d'État au Budget, troisième séance du 21 octobre 1952).

Impôts et taxes sur l'alcool ont, d'autre part, rapporté au Trésor moins de 48 milliards de francs. M. J.-S. Brunaud, administrateur civil au ministère des Finances, rapporteur de la commission spéciale du comité central d'enquête sur le coût et le rendement des services publics, a chiffré à 132 milliards de francs le coût *direct* à l'État de l'alcoolisme.

Au total, la politique de l'alcool coûte à la France, compte tenu des pertes de production dues à l'alcoolisme (absentéisme, mauvais rendement, etc.), *plusieurs centaines de milliards de francs* par an.

On peut diminuer les excédents d'alcool, mais non les supprimer avant longtemps.

On commence à s'en émouvoir. D'où un renversement de vapeur à l'égard des planteurs de betteraves, qui avaient jusqu'ici intérêt à produire de l'alcool et que l'on encourage désormais à faire du sucre. D'où, également, la propagande en faveur des cultures de fruits de table dans les régions cidricoles (en 1951, la France a importé pour 1 milliard et demi de pommes à couteau !), une tendance à réduire le prix d'achat de l'alcool par l'État et les achats eux-mêmes. D'où, enfin, la recherche pour l'alcool d'autres débouchés que la consommation de bouche, *sous réserve de leur rentabilité*. C'est là que paraît résider la solution la plus raisonnable.

Car aucune illusion n'est permise. La France restera presque obligatoirement un producteur excédentaire d'alcool, tout au moins pendant de nombreuses années. On ne modifie pas en un tournemain un équilibre agricole sans doute fâcheux, mais qui existe et repose, qu'on le veuille ou non, sur le régime de l'alcool, c'est-à-dire, après tout, sur la résorption des excédents. On ne peut, du jour au lendemain, décréter, sans provoquer une véritable révolution dans le sud-ouest de la France, des arrachages massifs de vignobles. Il y a nécessité d'agir lentement, par étapes. La vigne est une culture qui exige des soins extrêmes et qui, par là même, est attachante. A supposer que ce soit agronomiquement possible, on ne séparera pas sans mal une population de son vignoble au profit, par exemple, du maïs. A moins que celui-ci ne se révèle nettement plus rémunérateur, ce qui reste à prouver. Et si le maïs arrivait à se substituer au vignoble dans la plaine, c'est-à-dire là où les rendements sont tels qu'ils provoquent la surabondance, ne tarderait pas à se poser à son tour le problème des excédents de maïs, ce qui aboutirait de nouveau à la distillation et à l'alcool. Cercle vicieux.

Si la distillation des surplus de récolte empêche seule l'effondrement des cours du vin, ce dernier n'est pas le principal responsable de notre énorme production excédentaire d'alcool. Il y contribue pour environ 1 million d'hectolitres. Le cidre en fournit 400.000 hectolitres en moyenne ; donc, c'est surtout la betterave qui apporte le contingent le plus imposant, avec 3 millions d'hectolitres.

La France métropolitaine est alimentée en caoutchouc naturel par les territoires de l'Union française dans la proportion d'environ un tiers de ses besoins. Cette part provient essentiellement du Vietnam et du Cambodge et, pour 2 %, de l'Afrique française.

On ne change pas facilement un équilibre agricole.

Dans l'absolu, il suffirait de limiter les plantations de betterave pour supprimer d'un coup les difficultés nées de l'excédent d'alcool. Mais la betterave est liée, d'une part, à la production sucrière, d'autre part, à celle du blé et à l'élevage. Les plantations ont été développées au delà des besoins à la faveur des prix excessifs accordés à l'alcool. Cependant, en mettant les choses au mieux, on n'arrivera jamais à calculer exactement la superficie nécessaire et suffisante aux besoins, parce que la production agricole, à l'inverse de la production industrielle, est soumise, pour ses rendements, à des facteurs incontrôlables, tels que la sécheresse, l'humidité, le froid, le chaud, qui sont susceptibles de faire varier les récoltes dans la proportion du simple au triple.

Ici encore, on a proposé de substituer à la betterave d'autres plantes sarclées « nettoyantes », c'est-à-dire assurant les mêmes fonctions utiles à l'égard de la terre et, en définitive, du blé. La Suisse favorise, par exemple, l'implantation de légumineuses. Peut-être réussira-t-elle ainsi à diminuer l'acuité du problème de l'alcool, avec ses prolongements d'ordre sanitaire et moral. Il est peu probable qu'elle le supprimera pour autant et il est sûr qu'elle aura un jour ou l'autre à faire face à un excédent de légumineuses.

On retombe toujours, quoi qu'on en ait, sur cette difficulté des excédents, et tout porte

Le gouvernement s'efforce de développer, principalement en A.-E. F., la culture de l'hévéa, l'objectif prévu étant la production de 5.000 à 6.000 tonnes de caoutchouc africain à partir de 1956. En 1952, les plantations françaises en Afrique n'ont fourni que 2.600 tonnes. En 1945, elles avaient produit 12.000 tonnes.

(*) Voir *France-Illustration* du 4 avril 1953.

à croire que, si une politique attentive est capable de la rendre moins lourde, il faut abandonner l'espoir de la voir s'évanouir comme par enchantement.

Sachant que, même réduites à des superficies étroitement mesurées, les plantations alcooligènes fourniront toujours des excédents plus ou moins importants, le problème revient à faire en sorte que ceux-ci soient résorbés de la façon la plus rationnelle et la moins nocive pour la santé et les finances publiques.

Parmi les débouchés offerts à l'alcool le caoutchouc synthétique paraît le meilleur.

Quels sont les débouchés industriels possibles de l'alcool ? Quand la Régie a vendu une faible partie de son contingent aux fabricants d'apéritifs et de liqueurs, aux vinaigriers, aux parfumeurs, aux droguistes, aux chimistes, elle se trouve encore à la tête de 2 millions et demi d'hectolitres. Elle réussit à en écouler de petites quantités à l'étranger. Le reste, qui est considérable, s'en va enrichir (?) nos carburants. A ce stade, son prix s'est abaissé à 15 francs, soit une perte de 75 % par litre sur le prix d'achat. C'est ainsi que la Régie des alcools aboutit au déficit global d'environ 15 milliards par an.

N'y a-t-il pas une utilisation moins coûteuse de ces inévitables excédents? L'alcool peut servir à fabriquer du caoutchouc. Une usine fabriquant 40.000 tonnes de caoutchouc synthétique résorberait plus de 1 million d'hectolitres d'alcool.

Dans un récent article, nous avons exposé le problème national du caoutchouc. Nos approvisionnements en cette matière d'une importance capitale au point de vue économique et stratégique dépendent pour 98 % du Sud-Est asiatique et nécessitent actuellement des dépenses excédant 40 milliards de francs *payables en devises fortes*. Comme la consommation de caoutchouc s'élargit d'année en année, le montant des devises nécessaires s'accroîtra également sans cesse. Enfin, rien ne nous dit que les échanges avec l'Extrême-Orient resteront aussi faciles qu'ils le sont aujourd'hui.

Le succès du caoutchouc synthétique est quasi obligatoire.

C'est une nécessité vitale, dit-on, pour les pays du Sud-Est asiatique, dont l'économie est fondée sur le caoutchouc, de poursuivre leurs livraisons. Ne doutez pas non plus qu'ils ne soient à même de développer leur production, donc de parer au risque de pénurie — et d'enchérissement — résultant de l'augmentation générale de la consommation.

Deux études sérieuses ont été faites sur l'évolution de la production et de la consommation. La première émane des industriels du caoutchouc et concerne le proche avenir (jusqu'en 1958). La seconde est un rapport de la commission Paley destiné au président des États-Unis. Ses prévisions s'étendent jusqu'en 1975. Toutes deux établissent qu'entre la production de caoutchouc naturel et la demande mondiale se creuse un fossé de plus en plus profond. Le déficit serait de 800.000 tonnes environ en 1954, de 1.150.000 tonnes en 1958 et de 2.500.000 tonnes en 1975.

Les industriels comme les experts de la commission Paley font cependant entrer en compte, dans leurs prévisions, un accroissement de la production du caoutchouc naturel. Si le déficit est, malgré tout, appelé à s'aggraver, indépendamment des conditions techniques et politiques plus ou moins bonnes qui peuvent influencer la production du Sud-Est asiatique, cela tient à la nature même de la culture. Les nouvelles plantations d'hévéas exigent sept années de travail avant de fournir une récolte appréciable. En sorte que, en supposant même que les superficies consacrées au caoutchouc naturel soient brusquement multipliées — et il y a une limite, qui provient de la nature des sols, du climat, des facilités de transport, etc. — la production n'en serait pas sensiblement affectée au cours de la prochaine décennie, durant laquelle le déficit mondial en caoutchouc atteindrait jusqu'à 1.500.000 tonnes s'il n'y avait en jeu que le naturel.

C'est évidemment la production de synthétique qui couvrira ce déficit, *quel qu'en soit le prix*. Car une des constatations les plus remarquables sur le marché du caoutchouc est la rigidité de la demande. Elle tient en partie au fait que le caoutchouc est généralement un composant d'une fabrication finale chère, en partie à ce que les frais de main-d'œuvre, de transport, les impôts, etc., grèvent lourdement les prix de la matière première dans les produits mêmes du caoutchouc. Même quand il est très onéreux, ce dernier ne représente en général qu'un pourcentage relativement faible du prix du produit auquel il s'intègre. On ne réduira pas sensiblement la production automobile sous le prétexte que le caoutchouc atteint des prix excessifs. On subira les hausses éventuelles en maugréant sans doute, mais on achètera. Dans la mesure, bien entendu, où le marché sera suffisamment fourni. C'est ce qui rend absolument inévitable l'extension de l'industrie du caoutchouc synthétique : le besoin existe et se développera à coup sûr, la rémunération est donc assurée.

La production de l'ensemble de l'Afrique, tombée à 2.000 tonnes en 1932, a progressé lentement jusqu'en 1939, puis très rapidement. Elle est passée de 17.000 tonnes en 1941 à 54.000 tonnes en 1945 et à 72.000 tonnes en 1951. Les principaux efforts ont été faits par les Américains au Libéria, par les Belges et les Britanniques dans leurs colonies respectives.

Marcher avec son temps.

Celle-ci ne le sera évidemment que dans les cas où, l'offre égalant la demande, il n'y aura pas trop grande disparité entre les prix et les qualités des caoutchoucs synthétiques se concurrençant sur le marché mondial.

En fait, actuellement, les seuls producteurs de synthétique sont les États-Unis et le Canada. Les États-Unis disposent d'une capacité de production de 1 million de tonnes par an, le Canada, de 75.000 tonnes. En Europe, si l'on excepte l'U. R. S. S., dont la production serait de 200.000 tonnes, seule l'Allemagne a repris la fabrication de synthétique, sur des bases encore très modestes : 5.000 tonnes en 1952.

Il y a une place à prendre en Europe parce que tous les pays européens sont confrontés à un déficit en dollars qui les obligerait, sauf différences de prix trop grandes, à acheter leur synthétique en devises européennes. Et en devises faibles principalement. Que ce soit un malheur ou un bonheur, le franc est une devise faible. Techniquement, la France serait en bonne posture pour implanter chez elle une industrie de synthétique.

A la condition que ses produits ne soient pas sensiblement plus chers que les produits américains ou canadiens.

Ici se pose le problème de la liaison entre les excédents d'alcool et la fabrication du caoutchouc synthétique.

Le G. R.-S., qui est le synthétique le plus employé, est obtenu par la copolymérisation (qui consiste à souder des molécules de deux ou de plusieurs corps appelés monomères) du butadiène et du styrène.

Le styrène, qui entre pour 25 % dans le produit final, est fabriqué à partir d'éthylène

et de benzène. Ces deux produits sont disponibles en grande quantité dans les charbonnages fabriquant le coke métallurgique.

Le butadiène fournit 75 % du tonnage de synthétique fabriqué. On l'obtient le plus économiquement soit du gaz de raffinerie de pétrole, soit de l'alcool, soit de l'acétylène.

Manufacturiers et planteurs sont hostiles à l'alcool.

Il est absurde, déclarent les manufacturiers français, de prétendre faire du caoutchouc à base d'alcool. L'industrie française rejette à l'avance toute obligation d'absorber du caoutchouc synthétique en période normale. En 1951, ses besoins en G. R.-S., qui est le synthétique tous usages, n'ont pas dépassé 7.000 tonnes. « A ce tonnage peut venir s'ajouter, suivant les conditions économiques, un maximum de 10.000 à 13.000 tonnes. La part de l'industrie du pneumatique représente une très faible fraction de cet ensemble. Une usine de caoutchouc synthétique rentable par elle-même ne semble possible qu'en partant des produits du pétrole et si sa capacité de production est à l'échelle des possibilités d'écoulement... L'utilisation d'alcool français nécessiterait une subvention annuelle considérable... La construction d'une usine de caoutchouc synthétique en France n'est souhaitable et sainement réalisable que :

— si sa capacité initiale ne dépasse pas 12.000 tonnes ;

— si les divers types de caoutchouc peuvent être produits dans les proportions nécessaires et si leurs qualités sont égales à celles des produits similaires étrangers ;

— si les prix de revient et de vente effectifs ne sont pas supérieurs aux cours mondiaux.

Toute subvention sur la matière première est à rejeter comme antiéconomique et aléatoire. »

De leur côté, les producteurs de caoutchouc indochinois, groupés dans l'Union des planteurs de caoutchouc, n'ont pas manqué de réagir contre les projets de création d'une industrie nouvelle. Leur argument le plus valable est de nature politique : « En concurrençant le Sud-Est asiatique, et spécialement l'Indochine, sur un terrain essentiel, vous allez achever de le « braquer » contre vous et faire le jeu des communistes. »

AUX États-Unis, depuis avril 1952, tous les contrôles destinés à assurer l'inclusion d'un pourcentage minimum de caoutchouc synthétique dans les fabrications ont été levés. Depuis lors, les consommateurs ont le choix libre entre le naturel et le synthétique. La consommation volontaire de synthétique en 1952 s'est élevée à 850.000 tonnes, dont 750.000 en G. R.-S. et Butyl. Elle n'a jamais été plus élevée, sauf lorsque éclata la guerre de Corée.

D'un rapport américain. au cas particulier de la France.

Les manufacturiers trouvent à l'appui de leur thèse contre la fabrication du synthétique à l'alcool un argument précieux dans un rapport, en date du 1er mars 1953, destiné au président et au Congrès des États-Unis. Il est signé par Harry A. Mac Donald, administrateur de la Reconstruction Finance Corporation, qui continue, jusqu'à la vente prochaine des usines à l'industrie privée, à contrôler les neuf dixièmes de la production de caoutchouc synthétique aux États-Unis. Harry A. Mac Donald déclare :

« *Le butadiène-alcool est identique au butadiène-pétrole. Cependant, aux prix actuels de l'alcool, le butadiène provenant de cette source est beaucoup plus onéreux que celui produit en partant du pétrole.* On ne peut donc prévoir que, dans des conditions ordinaires, les installations de butadiène-alcool du secteur privé pourraient concurrencer avec succès les producteurs de butadiène-pétrole... »

Les chances d'établissement d'une industrie française du synthétique à base de pétrole sont sérieuses, puisque tout indique qu'*aux cours actuels de l'alcool* le caoutchouc-pétrole est nettement moins cher. Au surplus, celui-ci permet l'installation d'une usine à capacité mesurée (10.000 à 12.000 tonnes par an). Alors que le caoutchouc-alcool requiert, pour être rentable, une usine produisant 30.000 à 40.000 tonnes. Enfin, le synthétique à tous usages, qui est le G. R.-S., se trouve menacé par un autre synthétique, le Butyl, dont tous les éléments constitutifs viennent du pétrole. Après avoir reçu à l'origine une destination spéciale (les chambres à air), le Butyl, grâce à une série d'améliorations, serait en passe de devenir à son tour un synthétique tous usages. La concurrence ainsi apportée au G. R.-S. aurait inévitablement pour effet une chute des cours.

EN février 1952, l'offre américaine d'un contingent de 17.000 tonnes de G. R.-S. à prix intéressant n'a pu être acceptée faute de dollars. A cette même époque, il y avait cependant pénurie de G. R.-S. en France, en Hollande, en Suisse et en Italie.

Si l'exécution du programme français gagnait de vitesse les projets à l'étude en Italie, en Grande-Bretagne et en Suède, la France détiendrait, pour l'Europe continentale, le monopole de la production du caoutchouc de synthèse, de compte à demi avec l'Allemagne occidentale.

Un projet d'entente prévoit : 1° l'interdiction pour la France d'exporter son caoutchouc de synthèse en Allemagne ; 2° l'interdiction pour l'Allemagne d'exporter son caoutchouc de synthèse en France ; 3° la mise en commun des surplus des deux productions française et allemande à un prix commun, avec des spécifications techniques communes, l'écoulement de ces surplus sur le marché européen étant pris en charge par un comptoir de vente franco-allemand. On pourrait tabler, dès à présent, sur une exportation de 8.000 à 10.000 tonnes par an.

Entre le Butyl et le G. R.-S. les financiers balancent.

Le cas de la France n'est pas le même que celui de l'Amérique. Tandis que celle-ci est grosse productrice de pétrole, à prix très bas, nous devons, nous, importer 98 % du pétrole qui nous est nécessaire et le payer, pour la majeure part, en devises fortes. La presque totalité du pétrole importé provient du Moyen-Orient. Or les aléas dans cette région du monde sont aussi grands qu'ils le sont dans le Sud-Est asiatique. On considère aujourd'hui que les énormes investissements requis pour la recherche et l'exploitation du pétrole doivent être amortis en un ou deux ans. C'est la limite au delà de laquelle les financiers se refusent à prendre des risques, en raison d'une évolution sociale et politique fort trouble.

Il est possible qu'une disparition des sources de pétrole moyen-orientales soit à la longue compensée par une exploitation accélérée des gisements canadiens, par une mise en valeur des champs du Brésil et de ceux que l'on pense découvrir en Afrique. Mais il y a là toute une série d'hypothèses optimistes qui donnent un caractère incertain à une telle position de repli.

Prenons le cas le plus favorable : le ravitaillement normal en pétrole du Moyen-Orient.

On estime que l'alcool peut concurrencer les produits du pétrole pour la fabrication du synthétique lorsque son prix n'excède pas 25 francs le litre. Si l'on choisissait la fabrication à base de pétrole, l'industrie française serait alors en bonne posture concurrentielle sur le marché européen. Elle ne serait pas dans des conditions économiques supérieures à celles qui eussent existé si la préférence avait été donnée à l'alcool. Techniquement, elle bénéficierait cependant de la possibilité — que n'aurait pas le synthétique-alcool — de choisir la fabrication du Butyl, dans l'hypothèse où celui-ci surclasserait définitivement le G. R.-S.

Cela suppose des progrès considérables dans une technique et un arrêt de la technique concurrente. Or, depuis son lancement, le G. R.-S. a bénéficié d'améliorations constantes qui, dans bien des cas, le font préférer au caoutchouc naturel. Le procédé de fabrication à froid, celui de l' « Oil Extension Process », utilisant des huiles à bas prix, permettent une compression du prix de revient d'environ 30 à 40 %, montrent la vitalité du G. R.-S. et lui laissent, semble-t-il, un avenir très brillant.

En outre, aussitôt que les besoins en essence d'aviation augmentent, la fabrication du Butyl et même celle du G. R.-S. à base de pétrole sont compromises.

« Cela, disent les manufacturiers, n'a aucune importance, car si une nouvelle guerre mondiale compromettait notre ravitaillement en caoutchouc naturel et en pétrole, elle aurait un effet aussi immédiat sur une usine de synthétique à base d'alcool, qui constituerait un objectif immanquable pour l'aviation adverse. Seule une multiplicité d'usines dispersées, à capacité réduite, nous préserverait dans une certaine mesure du risque de pénurie. Cette multiplicité et cette dispersion, possibles aux États-Unis, sont incompatibles avec les données économiques de l'usine à base d'alcool comme avec la médiocrité de nos débouchés européens et de notre étendue géographique. »

Ce raisonnement ne fait pas état d'une situation qui se prolonge cependant depuis cinq ans : celle d'une tension internationale de durée indéfinie. La guerre froide n'est pas un mythe. Que les circonstances présentes paraissent nous orienter vers une détente, tout le monde s'en félicite, mais il est difficile de prévoir déjà la liquidation immédiate d'un passé de méfiance, le désarmement général, bref le début d'une ère de paix.

Si cela devait se produire, ce qui serait magnifique, les besoins civils en matière de caoutchouc, de pétrole et d'aviation prendraient aisément la place des besoins militaires à la faveur de la prospérité résultant, après une période assez difficile de reconversion, d'une chute des budgets de défense nationale.

Jusqu'à présent les pétroliers français ne se sont nullement intéressés à l'implantation d'une industrie de synthèse du caoutchouc parce qu'ils disposent de toutes les possibilités souhaitables pour écouler les sous-produits du raffinage.

LES rendements obtenus industriellement depuis l'application des procédés récents (production à très basse température et augmentation du volume par addition d'huiles bon marché) sont nettement supérieurs à ceux qui ont servi de base aux premières évaluations pour la création d'une industrie de synthèse en France. Dans le cas d'une fabrication du butadiène à base d'alcool, suivie d'une polymérisation additionnée d'huiles, on estime à 670.000 hectolitres d'alcool (au lieu d'un million) le volume nécessaire pour obtenir 40.000 tonnes de G. R.-S. « oil extended ».

D'étranges oublis.

LES investissements nécessités par une usine basée sur le pétrole sont d'ailleurs plus élevés que ceux d'une usine à base d'alcool. Enfin, tandis que dans le cas du caoutchouc-pétrole le problème du déficit de la Régie des alcools est inchangé, avec le caoutchouc-alcool le déficit de la Régie est réduit de 2 milliards environ.

Considérer qu'il serait « antiéconomique et aléatoire » de subventionner l'industrie nouvelle par une taxe de péréquation de 10 % perçue sur les caoutchoucs importés est une attitude pour le moins curieuse. D'une part, une industrie française de synthèse à base de pétrole, payant ses butylènes d'alimentation au cours mondial, exigerait des mesures de péréquation ou de protection douanière analogues à celles que nécessite le caoutchouc à base d'alcool, sans modifier le problème des excédents d'alcool et du déficit de la Régie. D'autre part, on semble oublier que le raffinage du pétrole en France vit lui-même à l'abri d'une protection et que l'industrie du pneumatique bénéficie, elle aussi, d'une protection de 20 %, dont la suspension momentanée (en période de pénurie cependant !) provoqua de vives protestations des manufacturiers.

L'argumentation politique des planteurs indochinois n'est guère plus défendable. Il n'est aucunement impossible pour la France de s'engager à acheter par un contrat à long terme la totalité de la récolte indochinoise à un prix assurant la rentabilité des exploitations et détaché du cours mondial. Ce ne serait ni une extravagance économique ni une folie d'ordre technique.

Où en sont les recherches américaines ?

ON admet aisément le temps de la réflexion à propos du choix des fondements — alcool ou pétrole — à donner à une industrie pour l'implantation de laquelle un investissement de 20 milliards est nécessaire. On comprend qu'avant de s'engager le gouvernement, les industriels et les financiers soient désireux de voir se dessiner de façon aussi nette que possible les perspectives de techniques en voie d'évolution. Force est ici de chercher auprès des Américains, devenus maîtres en la matière, les indices permettant de se représenter cette évolution. Sur quoi portent les recherches actuelles aux États-Unis ? Pour autant qu'on le sache, elles concernent le développement d'un synthétique apte à se substituer au naturel dans la fabrication des pneus de grande dimension ; la mise au point de procédés incluant le moins possible de matériaux stratégiques rares, la création de polymères spéciaux satisfaisant à des usages militaires essentiels et de nouveaux monomères susceptibles de donner naissance à des polymères améliorés ; enfin, l'étude de la préparation et des propriétés des « élastomères » (substituts du caoutchouc) en général. Selon Harry A. Mc Donald, à l'exception de nouveaux catalyseurs activant la fabrication, aucun changement révolutionnaire n'a été apporté à la fabrication du butadiène depuis 1942. Cela laisse tout de même supposer une relative stabilité. Au reste, comment croire que, à la veille du transfèrement de l'industrie du caoutchouc synthétique au secteur privé, les industriels américains envisagent de bouleverser le marché actuel du synthétique ? Il leur faut, au moins, amortir d'abord des achats onéreux.

LA « Standard Oil », qui poursuit ses essais sur le Butyl, laisse entendre que, dans quelques années, le Butyl sera utilisable de façon aussi générale que le G. R.-S. tout en étant beaucoup moins cher que celui-ci. Les milieux officiels n'en poursuivent pas moins leurs efforts pour la fabrication améliorée du G. R.-S.

Un échec de la Régie qui devrait être instructif.

QUELLE valeur convient-il enfin de donner à l'avertissement de l'administrateur de la Reconstruction Finance Corporation sur les difficultés pour le caoutchouc-alcool de concurrencer le caoutchouc-pétrole ? Les États-Unis ne se trouvent pas devant le même problème que nous. Leurs excédents d'alcool ne les empêchent pas de faire appel aux offres étrangères. Il leur est arrivé de se fournir auprès de la Régie française. Mais, tout récemment, la proposition que celle-ci a faite à l'Amérique pour la livraison de 730.000 hectolitres d'alcool à 22 francs le litre rendu au Havre ou à Bordeaux a été repoussée, bien que ce prix ne représentât que 25 % du prix d'achat. Compte tenu du coût du transport et des droits de douane, le prix de l'alcool français restait supérieur à celui de ses concurrents américains et allemands. Finalement, la R. F. C. a traité avec deux compagnies américaines à des prix variant entre 25 et 28 francs le litre.

Le fait a une double signification. Il témoigne, en premier lieu, que l'Amérique continue à fabriquer du caoutchouc-alcool ; en second lieu, que l'alcool français est beaucoup trop cher et ne trouve preneur à l'étranger qu'avec des rabais fantastiques. Ne serait-il pas plus logique de consentir ces mêmes rabais à une industrie nationale créant une nouvelle richesse nationale ? Plus logique et, surtout moins coûteux ? Une des difficultés, et non des moindres, est de dégager les crédits d'investissement nécessaires. C'est évidemment au gouvernement qu'il appartient en définitive de juger où réside l'intérêt du pays. On doute seulement qu'une attente indéfinie apporte la solution. On peut craindre qu'à son défaut la France ne trouve bientôt la voie fermée parce que nos voisins nous auront devancés.

LES prix élevés du caoutchouc de synthèse allemand ne le mettent pas, pour l'instant, en position exportatrice favorable. Cela n'empêche pas les Allemands de poursuivre leur fabrication, parce qu'ils croient à l'avenir du synthétique et qu'ils ont conservé l'esprit d'entreprise.

VOICI COMMENT UNE ORGANISATION MONDIALE VOUS PERMET DE LIRE EN TROIS LIGNES OU D'ÉCOUTER EN TROIS MINUTES

LE BULLETIN MÉTÉOROLOGIQUE

PAR CLAUDE YELNICK

POUR nombre de Français, la météo, c'est encore Adémaï.

Adémaï affecté, dans un film d'avant guerre, au troisième étage de la tour Eiffel.

« Quand la grenouille monte dans le bocal, explique son prédécesseur, c'est une dépression aux Philippines.

— Et quand la grenouille descend ?

— C'est, dit le prédécesseur en se reportant à un tableau fixé au mur, c'est... une dépression aux Philippines. »

Bien qu'il soupçonne vaguement que la météorologie ne tient tout de même pas tout entière dans le bocal d'Adémaï, M. Toutlemonde n'en considère pas moins comme un excellent sujet de plaisanterie le bulletin de prévisions qu'il lit dans son journal ou qu'il écoute distraitement à la radio :

« Beau temps... température en hausse... »

« Bien, décide M. Toutlemonde, je prendrai donc mon parapluie. »

Sans doute commence-t-on, dans le grand public, à éprouver la vague impression que cette boutade est éculée ; que la météorologie n'est pas matière à ironie. Mais on manque d'éléments pour apprécier le chemin parcouru depuis le baromètre de grand-mère, qu'on tapotait dans l'espoir de le voir virer au beau fixe les jours d'excursion. Car la Météorologie nationale a depuis beau temps — c'est le cas de le dire... — d'autres « clients », et plus sérieux, que M. Toutlemonde : la marine, l'aviation, l'agriculture, Electricité de France, la S. N. C. F. et le métro parisien entre autres. Et ce sont des clients qui pardonneront volontiers à la Météo une erreur occasionnelle dans le temps prédit aux citadins pour la Pentecôte s'ils ont été prévenus dans leur domaine d'un phénomène qui eût pu leur coûter des millions.

Enumérer tous les secteurs de l'activité nationale qui font appel de façon régulière ou occasionnelle aux prévisions météorologiques serait à la fois difficile et fastidieux. Tôt ou tard, tous ceux d'entre nous qui doivent répondre par l'affirmative à la question : « Le temps qu'il fera demain ou dans deux mois peut-il influencer

LE Q. G. DE LA PLUIE ET DU BEAU TEMPS occupe ce bâtiment de l'avenue Rapp. Il centralise les renseignements envoyés de toutes les régions de France et les transmet à l'étranger, d'où il reçoit, en échange, d'autres indications.

mon travail ? », tous ceux-là sont ou seront clients de la Météo.

Les premiers usagers traditionnels de la Météo sont évidemment les marins. Quel que soit leur travail à la mer, ils ont besoin d'être prévenus en temps voulu de tout événement qui peut accroître les risques qu'ils courent, risques qui se chiffrent souvent par millions. Les sociétés de remorquage, les poseurs de câbles, les pêcheurs emploient un matériel complexe dont la perte constitue une catastrophe financière. En outre, chaque heure passée à la mer est un investissement de fonds, chaque retard, une perte sèche. Un simple exemple suffira peut-être à fixer les idées : les langoustiers, prévenus de l'arrivée du mauvais temps, peuvent rentrer leurs filets dans de bonnes conditions de sécurité, et ils ont, sur chaque bateau, cinq à dix filets d'une valeur unitaire de 1 à 2 millions.

L'aviation civile et militaire est un usager trop connu de la Météo pour qu'il soit nécessaire d'insister sur le caractère étroit des relations qui les unissent. Outre la sécurité et le confort des passagers, rappelons que l'heure de vol d'un Constellation coûte à une compagnie 200.000 à 300.000 francs et qu'il est par conséquent primordial pour le pilote d'éviter, dans toute la mesure du possible, de tourner en rond dans la crasse au-dessus d'un terrain bouché...

La « Météo » sauve les locomotives et les pommes de terre et prévoit les « heures de pointe » de l'électricité.

LE dépôt du Mans de la S. N. C. F., pendant l'hiver 1947-1948, a reçu un avis de gel grâce auquel il a pu « sauver », en les mettant sous pression en temps voulu, sept locomotives, qui, en outre, ont transporté d'urgence hors de la région menacée des denrées périssables. Le mistral ou la tramontane, qui réduisent la charge maximum des trains de 20 % dans certains cas, obligeant à employer des locomotives supplémentaires, et la neige, qui exige une main-d'œuvre considérable pour dégager les signaux et les aiguilles, sont d'autres exemples de l'importance de la météo pour les chemins de fer.

Sur les lignes aériennes du métro, la régie des transports parisiens fait confiance à la Météo et se dispense, l'hiver, de faire circuler la nuit les voitures spéciales munies de dégivreurs lorsqu'on lui prédit qu'il ne gèlera pas.

Le transport des denrées périssables par grand froid ou forte chaleur demande des précautions de conditionnement souvent fort coûteuses, et qu'on ne prend par conséquent que lorsqu'elles sont absolument indispensables, c'est-à-dire lorsque des températures extrêmes l'exigent et lorsqu'elles doivent durer assez longtemps pour qu'il soit impossible de différer le transport.

C'est ainsi — simple exemple tiré du « tableau d'honneur » de la Météo — que plusieurs marchands de pommes de terre de la Sarthe ont évité en une saison plusieurs centaines de milliers de francs de perte en réglant simplement leurs expéditions sur le bulletin météorologique.

Pour rentrer les foins, il faut quatre à six jours de temps beau et sec. Pour traiter les arbres fruitiers avec les produits insecticides appropriés, il faut deux ou trois jours sans pluie et un vent de moins de 4 mètres à la seconde. Le sulfatage des vignes, l'arrosage des blés à l'acide portent sur des centaines d'hectolitres de produits chimiques. Pour la vigne, l'arrosage doit avoir lieu, de préférence, un peu avant la pluie, qui favorise toujours le développement du mildiou. On pourrait accumuler les exemples : citons seulement le cas d'un horticulteur de la région parisienne qui a sauvé, grâce à deux avis de gelée communiqués en temps voulu, huit cents pieds de chrysanthèmes représentant 250.000 francs. Il faudrait citer tous les clients de la Météo et d'abord Electricité de France : la consommation de courant dans la seule région parisienne peut augmenter de 2 millions de kilowatts-heure, soit plus de 15 %, si la température baisse seulement de 5 degrés. Un nuage épais d'orage qui réduit la lumière du jour, et c'est une pointe de consommation d'environ 10 %. Le chauffage de vastes locaux (hôpitaux, par exemple), la blanchisserie en gros, qui utilise de grandes quantités de combustible pour le séchage du linge, sont tributaires du vent et de la température. Les cinéastes, lorsqu'ils tournent des extérieurs, les entrepreneurs de travaux publics, dont le béton prend plus vite par temps sec, les organisateurs de manifestations en plein air font de plus en plus appel à la Météo ; il en est de même de médecins modernes, qui savent que certaines perturbations violentes sont une contre-indication à des opérations et à des actes thérapeutiques déterminés. La publicité par projection sur les nuages, la publicité sonore (qui dépend de la direction du vent), la vente des boissons rafraîchissantes par des limonadiers prévoyants, le tourisme aussi, évidemment, sont tributaires de la prévision du temps. Un organisateur sportif du Maroc est même parvenu à passer toute une saison sans dédit pour avoir établi son calendrier cycliste sur les prévisions de la station de Casablanca. Et la station de Bordeaux, de qui dépendent les forêts landaises, est en liaison constante avec les sapeurs-pompiers de Bordeaux, qui sont payés pour connaître les incidences désastreuses d'une saute de vent en force ou en direction sur un commencement d'incendie dans les pins.

Mais lorsqu'il s'agit de prévoir à longue échéance, ce n'est plus la température, le vent, la pluie épisodiques qu'il faut étudier, mais la physionomie générale de toute une saison, voire de toute une année.

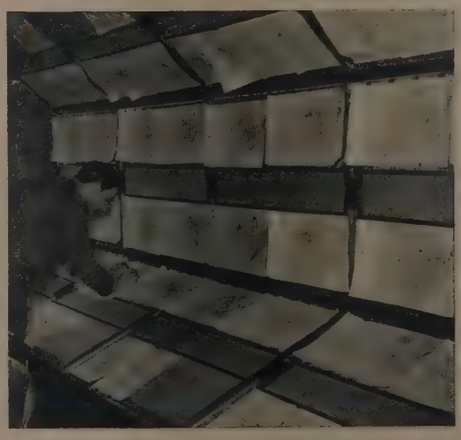
La radiodiffusion transmet chaque semaine, depuis plusieurs années, dans son émission « Paysans de France » (chaque mercredi, de 13 h. 30 à 14 heures, sur la Chaîne nationale), une prévision valable de cinq à huit jours.

L'avenir verra peut-être les fabricants de jouets réduire la fabrication des bateaux miniature lorsque la Météo prévoira un été très pluvieux, et les manufactures de chaussures, « forcer » sur la sandalette blanche quand, au contraire, la saison s'annoncera belle. Des fabricants de conserves savent bien que la vente des boîtes de pâté de foie dépend du nombre des pique-niques, et celle de la choucroute, de la rigueur de l'hiver.

En attendant ces progrès futurs, la Météorologie nationale élabore des prévisions à échéance allongée (un mois), mais le caractère expérimental et nécessairement imprécis des résultats n'en permet l'utilisation qu'à un nombre limité d'usagers : ceux dont l'activité peut justement se contenter de la connaissance de l'« allure générale » du temps.

Pour aboutir à ces résultats, la Météorologie nationale doit s'attaquer quotidiennement à un problème qui rappelle assez celui de la quadra-

LA SALLE DES TRANSMISSIONS PAR FIL est en liaison avec les six centres de Bordeaux, Lyon, Marseille, Rennes, Strasbourg et Le Bourget, qui, de trois heures en trois heures, donnent les observations faites dans leur région.



SUR LES INDICATIONS DES « DICTEURS », les cartes sont chargées de signes et de cotations.

LE CENTRE EUROPÉEN EST A RUGBY. On lui communique régulièrement la situation sur la France.

ture du cercle. L'atmosphère terrestre est en effet une sorte de vaste océan gazeux, au fond duquel nous vivons. L'air est composé, on le sait, d'oxygène, d'azote, de gaz carbonique, de divers gaz rares à l'état de traces et d'une certaine proportion de vapeur d'eau. Une erreur assez répandue consiste à prendre pour de la vapeur d'eau les nuages ou la buée qui sort d'une marmite : en fait, la vapeur d'eau est invisible. Ce qu'on voit, ce sont des gouttelettes d'eau en suspension dans l'air. Alors que les autres gaz constituant l'atmosphère subissent sans changement notable les sautes de température dont elle est le siège, la vapeur d'eau réagit par des changements d'état (solide, liquide, gazeux) qui se traduisent par un « cycle de l'eau dans l'atmosphère » : mer (évaporation) ⋙→ vapeur invisible (condensation) ⋙→ nuages, pluie et, par mille détours ⋙→ mer.

Quand la tension de vapeur d'eau dépasse, en un point quelconque de l'atmosphère, une valeur maximum, elle se condense sous forme liquide ou solide : c'est la brume, ce sont les nuages, ce peut être la pluie, la grêle, la rosée, le verglas, la neige. Or la valeur de cette tension maximum de vapeur d'eau dépend de la température de l'air et, par suite, des vastes mouvements aériens qui font varier à tout moment la position géographique et l'altitude de vastes masses d'air, donnant ainsi naissance aux « perturbations ». Car un nuage n'est pas un accident. Il est l'aboutissement visible, le stade le plus manifeste de l'évolution d'un vaste système atmosphérique qui peut couvrir plusieurs centaines de kilomètres de rayon et qui se meut, en se transformant, à une vitesse de 1.000 à 1.200 kilomètres en vingt-quatre heures.

Sans entrer dans un cours de météorologie, il est possible d'exprimer brièvement les principes-clés de cette science nouvelle qui n'est pas, qui ne sera jamais une science exacte. Pas ou presque pas d'expérimentation provoquée possible, en effet, en météorologie. Le laboratoire du météorologue, son tube à essai, c'est l'atmosphère tout entière dans laquelle il est plongé avec tous ses confrères. L'observation passive des faits est donc son seul point de départ, et les lois qu'il en déduira seront toujours conjecturales et approchées.

Et pourtant, si jeune soit-elle, la météorologie a déjà des lois et des règles assez certaines pour être efficaces, assez générales pour être d'usage commode. Dans la pratique, elles permettent de prévoir la formation des perturbations (autre-

LE CIEL SUR UNE PLANCHE A DESSIN. — Penché sur ses cartes, le « prévisionniste » suit à travers les chiffres la vie d'une perturbation. Pour deviner ce qu'elle deviendra, il doit joindre à sa science un véritable flair de limier.

TEMPÉRATURES ET PRESSIONS sèment la carte de chiffres qui, dans leur multiplicité et leur dispersion, parlent un langage ignoré.

LA CLÉ DE L'ÉNIGME : ces lignes, isobares et isothermes, sont aux cartes du temps ce que les courbes de niveau sont aux cartes du sol.

ment dit des systèmes nuageux), de déduire à brève échéance les mouvements de ces perturbations et les déformations qu'elles subiront en se déplaçant.

Si l'on inscrit, en des points multiples de la carte du monde, diverses données instantanées (pression, température, direction et vitesse des vents, nuages, état hygrométrique, etc.), on obtient une physionomie générale, un portrait de l'atmosphère à l'instant considéré : les lois de la météorologie permettent d'extrapoler pour les heures à venir. Tel est le principe général de la météorologie.

Il est donc clair que la météorologie ne peut être qu'une science internationale. Quand le baromètre de grand-mère baisse à Fontenay-aux-Roses, grand-mère a tort d'en conclure qu'il pleuvra. Son baromètre n'en sait rien : il se borne à enregistrer une baisse de pression dans une salle à manger située en un point précis du globe. A la même heure, dans le monde entier, dix mille baromètres plus précis que le sien concourent à prévoir la pluie ou le beau temps sur Fontenay-aux-Roses, mais grand-mère ne lira peut-être pas le bulletin météorologique dans son journal.

Car il y a environ dix mille stations météorologiques sur notre planète, dont plus des deux tiers dans l'hémisphère nord. Toutes les trois heures, au même instant précis, chacune d'entre elles note les éléments du temps qu'il fait sur place (c'est l'état « synoptique ») et les transmet immédiatement au centre régional dont il dépend, première étape de la naissance des quelques lignes que publieront les journaux, que diffuseront les émetteurs du monde entier à l'usage du grand public.

Pour aboutir à ce résultat — l'établissement d'un immense réseau de postes d'observation qui ne connaît ni patrie ni frontières — il a fallu d'abord la nécessité, née principalement de l'essor de l'aviation ; il a fallu le moyen matériel de centraliser les observations en prenant de vitesse les caprices du temps : c'est l'invention et le développement des télécommunications.

L'organisation météorologique mondiale étend son réseau par-dessus les frontières.

DE là est née l'Organisation météorologique mondiale, qui tient périodiquement des conférences internationales, dont la dernière en date, par exemple, au mois de janvier, traitait des problèmes particuliers relatifs à la « Région 1 » (Afrique, Madagascar et îles voisines de l'océan Indien).

Il a fallu mettre au point des émetteurs mondiaux pour la diffusion des renseignements, créer un code international, standardiser les renseignements : c'est chose faite, et l'Organisation météorologique mondiale est désormais une institution spécialisée de l'O. N. U., la seule peut-être où la politique ne soit pratiquement jamais intervenue jusqu'à présent.

Dans chaque pays, une organisation nationale est chargée à la fois de l'exploitation des renseignements venus de l'étranger et de la centralisation sur le sol national des observations qui seront transmises en échange aux autres Etats.

La France métropolitaine, qui nous intéresse plus directement, est ainsi divisée en six régions : Nord (Le Bourget), Nord-Est (Strasbourg), Ouest (Rennes), Centre-Est (Lyon), Sud-Ouest (Bordeaux), Sud-Est (Marseille-Marignane). Chaque région comprend des stations d'observation et des stations de renseignements pour les usagers (les deux étant souvent confondues).

Donc, par exemple, à 12 heures (temps universel), la station d'observation de Perpignan effectue une observation synoptique, qu'elle transmet par téléphone à Marseille, centre de sa région. Marseille l'ajoute aux treize autres observations principales qu'elle a reçues, et, dans les vingt minutes qui suivent, la situation météorologique de la région Sud-Est aboutit à Paris (station centrale des transmissions de la Météorologie) en même temps que celles des cinq autres régions. Le tout est transmis sans délai aux services de la prévision.

Dans le même temps, un double en est remis aux rédacteurs de l'émission collective française, qui sera manipulée par radio à destination des autres pays d'Europe occidentale. Troisième opération simultanée, l'observation francaise sera transmise par télétype à Rugby (près de Londres), qui diffuse, grâce à un émetteur spécialisé, l'ensemble de la situation météorologique du Vieux Continent, à destination des autres parties du monde.

Les « dicteurs » transmettent non seulement les observations faites au sol par les centres régionaux...

... mais aussi les indications, malheureusement beaucoup moins précises, recueillies en haute altitude par les ballons-sondes.

Bien entendu, à chaque étape, une sélection s'opère, et l'observation de Perpignan ne sera pas transmise, par exemple, aux U. S. A. et à l'U. R. S. S., qui se contenteront de pointer sur leur carte l'observation de Marseille.

Mais nous avons abandonné l'observation de Perpignan à Paris sur la table du « dicteur », qui, à une vitesse effarante pour le profane, dicte tous les éléments des observations qui s'accumulent sur sa table à un cartographe qui les reporte en signes conventionnels sur une carte. La même opération a lieu, à la même heure, sur la table de tous les « dicteurs » partout où il existe un centre de prévisions, partout en France et dans le monde. La carte ainsi couverte d'annotations, le « prévisionniste » de service (ils se succèdent de semaine en semaine) tracera les isobares — les lignes rejoignant les points d'égale pression — qui feront apparaître la physionomie générale des perturbations dans toute la partie du monde située entre les montagne Rocheuses et l'Oural.

Le « prévisionniste », lorsqu'il a pris son « quart » hebdomadaire, a reçu de son prédécesseur, en guise de consigne, un résumé des chapitres précédents de ce « feuilleton » qui est né avec la météo et qui ne prendra fin, peut-être, que sur l'écroulement d'une civilisation. La dépression qui s'était formée au large de l'Islande s'approche-t-elle des côtes de l'Irlande ? Pendant sa semaine, le « prévisionniste » la verra se résorber ou, au contraire, mûrir et déverser une pluie violente sur le nord de la France ; dans tous les cas, cette perturbation est pour le « prévisionniste » la seule chose qui comptera pendant son tour de garde. Elle est presque un être vivant.

Le « prévisionniste » doit combiner l'esprit de finesse et l'esprit de géométrie.

LA salle où le « prévisionniste » opère, bien qu'elle donne sur l'avenue Rapp, où circulent les autobus et les voitures, évoque à la fois la dunette d'un croiseur et la tour de contrôle d'un aéroport. Mais le ciel qu'elle surveille est inscrit sur des cartes : il a pour horizon l'Oural, le pôle Nord, San-Francisco et Dakar. Si la météo était une science exacte, on remplacerait le « prévisionniste » par une machine. Mais le « prévisionniste » est un homme. Seul un cerveau humain peut, pour l'heure, assembler autant de données — incomplètes parfois et réagissant les unes sur les autres. Seul un homme peut saisir des phénomènes aussi fluctuants. Seul un homme peut être à la fois un « savant » et un « artiste ».

Nous n'avons dit que l'essentiel. Il faudrait préciser encore nombre d'aspects importants du problème. Souligner notamment que les cartes pointées sous la direction des « dicteurs » ne donnent qu'une image discontinue de l'atmosphère, puisque les stations d'observation ne sont pas innombrables. Souligner aussi que ce sont des observations faites à la surface du globe et que, pour connaître le développement des perturbations en altitude, le réseau des mesures par radio-sondages est beaucoup plus lâche, moins précis donc les diagrammes des aérologistes. Il faudrait revenir sur les principes de base de la science météorologique pour montrer les phénomènes qui créent les perturbations par la rencontre d'énormes masses d'air chaud et d'air froid. Tout cela, c'est la technique même de la météo. Il n'est pas nécessaire de la connaître pour apprécier la complexité de la tâche des « prévisionnistes ».

D'un côté, M. Toutlemonde qui lit distraitement trois lignes de prévisions dans son journal. De l'autre, une organisation internationale qui fonctionne jour et nuit, jour après jour, obstinément attachée à remplacer la grenouille d'Adémaï et le baromètre de grand-mère. Grâce à quoi l'horticulteur met ses chrysanthèmes à l'abri, le remorqueur sauve son câble, le limonadier gare les bouteilles du gel, le vigneron minute son sulfatage, Electricité de France sait d'avance que demain, vers 5 heures du soir, M. Toutlemonde, à son bureau, allumera sa lampe une heure plus tôt que d'ordinaire parce qu'un front chaud venu des tropiques a rencontré hier matin un front froid descendant du pôle...

Avenue Rapp, un homme fatigué ira prendre l'autobus, après avoir sauvé les fleurs que M. Toutlemonde achètera sans même savoir la différence entre un isobare et un isotherme...

Photographies *France-Illustration* (Henri Parnotte).

On ne passe pas un week-end à Deauville sans aller sur la plage. Vestes et chandails ont permis à ces téméraires d'y faire une apparition... le temps que le photographe fixe cet instant mémorable.

Les maillots de bain, eux, ne sont pas sortis...

Les mannequins ont défilé à l'abri et au chaud.

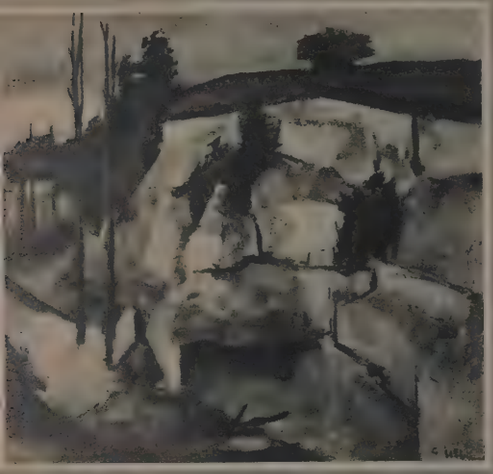
Cette fois encore, la « Météo » avait vu juste...

LES CLOCHES DE PAQUES ONT SEMÉ VENT ET PLUIE

CIEL nuageux, pluies, orages, averses, grêle, giboulées, baisses de température... La Météorologie nationale n'avait pas ménagé ses avertissements : le vent de sud-ouest nous apportait pour cadeau de Pâques une inexorable perturbation. Un certain nombre de Parisiens écoutèrent ces sages avis et renoncèrent à quitter la capitale. C'est ainsi qu'en trois jours on compta 53.318 départs sur l'autoroute de l'Ouest, contre 55.879 l'an dernier. Nombreux pourtant furent ceux qui s'obstinèrent à gagner les plages, les hôtels, les villas de Normandie et d'Ile-de-France. Parapluies, pardessus et chandails les aidèrent à regarder tomber la pluie sans trop craindre le rhume. Cette expérience leur aura montré la justesse des prédictions de la « Météo ». Puissent-ils ne pas oublier la leçon...

... MAIS CE TEMPS FUT A AUTEUIL CELUI DE FIFRELET, qui, monté par Delfarguiel, remporta brillamment, sur terrain lourd, le prix du Président de la République.

Y. MOTTET « Nature morte à l'Olympia ».



SEBIRE « La Carrière à Reviers ».

LORJOU « Le Sabot ».

PAR contraste avec la peinture de 1900, la Galerie Charpentier a exposé des toiles de cinq peintres jeunes, robustes et hardis. Aizpiri, Lorjou, Minaux, Mottet et Sebire ont chacun leur personnalité fortement accusée, mais ils ont en commun l'amour de la peinture franche et de la vie.

Comme la plupart de leurs contemporains, ces jeunes gens semblent obsédés par la noirceur du monde — au propre et au figuré.

Si Lorjou aime faire grincer vivement la couleur de ses thèmes, Sebire, nouveau venu, se plaît aux drames sombres, Aizpiri, peintre baroque, tord avec vigueur des objets qui, sous son pinceau, se parent de somptuosités étranges. Yvonne Mottet nous offre des fleurs, tandis que Minaux étale de lourdes natures mortes.

GERVEX. « Rolla ».

LA GALERIE CHARPENTIER

met en présence le public de 1953 et la peinture à la mode de 1900

PAR BERNARD CHAMPIGNEULLE

ENTRE deux expositions de chefs-d'œuvre, la Galerie Charpentier nous offre un divertissement. Elle nous présente des « tableaux de genre » peints aux environs de 1900. Ceux qui visitaient les Salons d'avant l'autre guerre retrouveront peut-être avec quelque plaisir attendri les petites baigneuses de Chabas, les pâtissiers de Chocarne-Moreau, les bruyères de Didier-Pouget et ces volumineuses toiles historiques ou préhistoriques que composèrent un Cormon, un Jean-Paul Laurens ou un Aimé Morot, tous artistes consacrés par leurs mentions « hors concours », par l'Institut et par l'Ecole des beaux-arts, où ils formaient les générations nouvelles.

Mais il s'est trouvé que les générations nouvelles les ont peu suivis. Elles ont mal tourné. Je veux dire qu'elles se sont tournées vers ces indépendants, ces anarchistes pour lesquels ils n'avaient que sarcasmes et que, du haut de leur piédestal, ils écrasaient de mépris. Le mouvement de subversion fut soudain et irrésistible. Parce qu'ils sont eux-mêmes bannis aujourd'hui des expositions et des musées, il n'en est pas moins vrai que leur peinture existe ou, tout au moins, qu'elle a existé, qu'elle a triomphé, qu'elle a été encensée par leurs contemporains et qu'elle fut véritablement

J. CHALON. — « La Pêcheuse de crevettes

JEAN BÉRAUD. « Soirée chez les Caillebottes ».

l'expression de la société à une certaine époque. Elle méritait, à ce titre, d'être présentée dans une rétrospective dont les intentions ironiques n'échappent d'ailleurs à personne.

Je crois tout à fait impropre de la désigner sous le qualificatif de « peinture bourgeoise » qui lui est généralement appliqué. Je sais bien qu'il est de bon ton aujourd'hui de charger la bourgeoisie de toutes les erreurs et de tous les méfaits et que les plus bourgeois d'entre les bourgeois s'emploient volontiers eux-mêmes à dénigrer leurs ancêtres avec une sorte d'allégresse masochiste. En fait, les tableaux en question étaient admirés par tout le monde, dans toutes les classes sociales. Il serait plus juste de parler de « peinture officielle », car nous ne pouvons oublier que les officiels, au même moment, tentaient d'étouffer l'œuvre de Manet, de Cézanne et des impressionnistes — qui étaient de milieux bourgeois et dont les premiers amateurs, les premiers collectionneurs ne furent autres que des bourgeois aussi.

Quoi qu'il en soit, ces « tableaux de genre » — on devrait dire du « bon genre » de l'époque — nous semblent pour la plupart bien décevants.

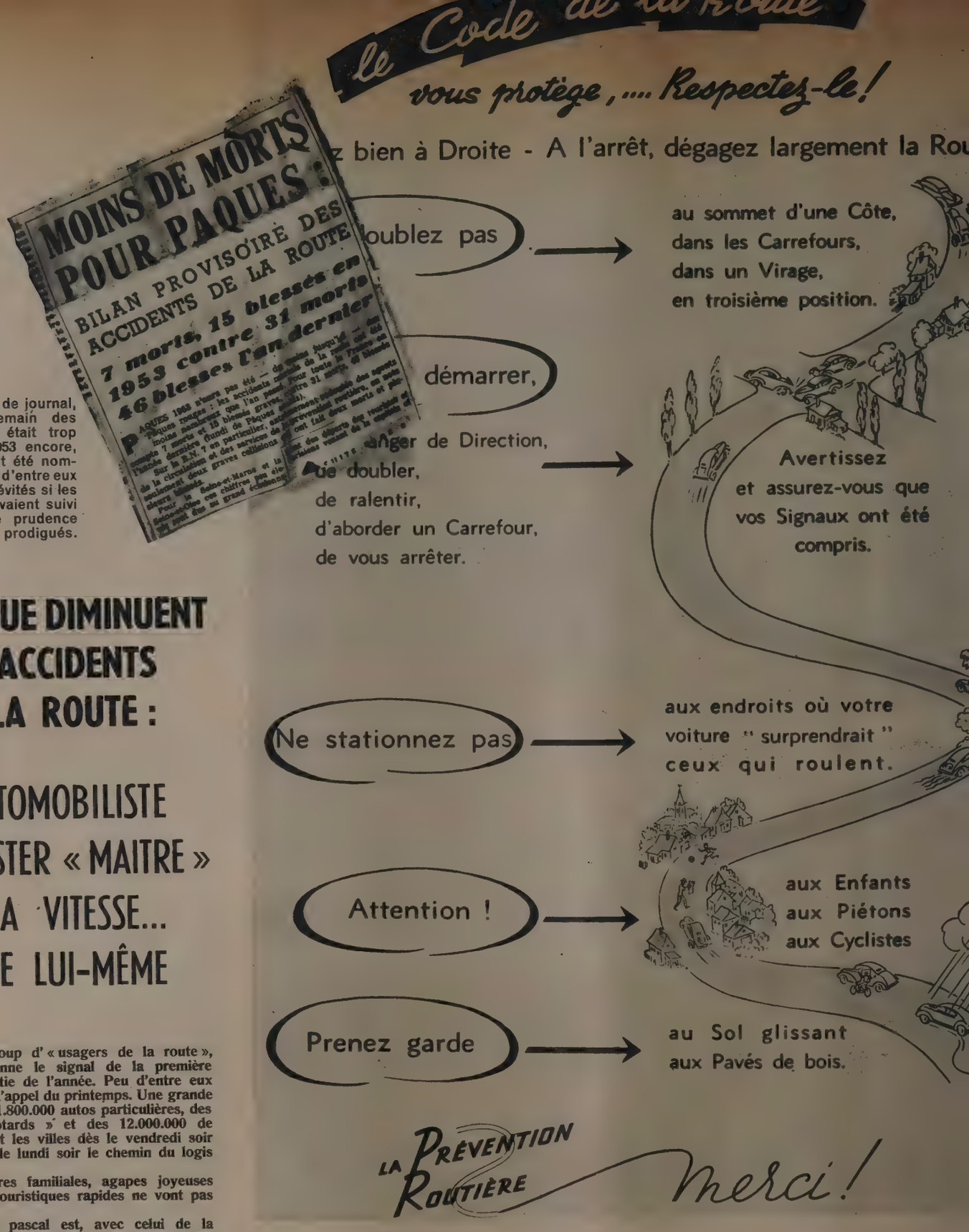
Ils ont été tellement tournés en dérision depuis quelque temps qu'il devient trop facile de s'amuser avec eux ; on serait même tenté de réhabiliter le « pompiérisme » ; mais ce n'est vraiment pas commode. Ces peintres savaient peindre, incontestablement. Et l'on découvre presque toujours ici ou là quelque coin de tableau, quelque détail dont la qualité témoigne qu'ils auraient pu faire ce que, justement, ils n'ont pas fait. Ils sont peut-être trop proches de nous, trop au rebours de ce que nous aimons pour que l'on puisse exercer une critique parfaitement objective. Lorsque nous examinons un grand tableau comme *Rolla*, de Gervex, qui suscita en son temps des controverses passionnées, nous trouvons des morceaux qui honoreraient bien des bâcleurs d'aujourd'hui ; mais devant la grandiloquence de l'ensemble, comment ne pas sourire ? Pourtant Degas a traité un sujet voisin. Et Degas nous émeut. Ici nous ne sentons que l'artifice, l'insensibilité et toutes les complaisances à tous les mauvais goûts.

Les modes sont remplacées par d'autres modes, c'est entendu, et l'avenir ne manquera pas de stigmatiser, n'en doutons pas, telles manières de peindre aujourd'hui répandues. Mais ce qui nous irrite dans ces toiles si brillamment enlevées, ce qui les rend souvent si proches du ridicule, c'est le contraste entre les moyens employés — parfaitement et traditionnellement enseignés à l'école — et le résultat obtenu : même lorsqu'elles s'attachent à des thèmes nobles, elles manquent de grandeur.

Cette exposition nous laisse d'ailleurs une impression assez confuse. Elle aurait pu chercher les amusettes, les gaudrioles et le comique involontaire du démodé ou bien, au contraire, choisir, en cherchant bien, ce qu'il y avait de plus valable dans la peinture des « Artistes français ». On n'a pas fait ces discriminations. On n'a pas opté. Il y a de l'injustice à faire figurer un grand artiste comme Albert Besnard (représenté d'ailleurs par son plus mauvais portrait) à côté de pêcheuses de crevettes ou autres niaiseries de pauvres anecdotiers. Il ne fallait pas mettre Albert Guillaume sur le même plan que Forain ni compromettre dans cette atmosphère de Belle Epoque des peintres d'un talent aussi sérieux que Lucien Simon ou Cottet. Quant aux nombreux tableautins de Jean Béraud, ils captent surtout par leur aspect documentaire ; et pourtant, dans une ou deux toiles, lui aussi montre bien qu'il eût été peintre s'il ne s'était laissé dominer par le succès mondain de ses sujets.

BOLDINI. « Quatre Mains ».

E. FRIANT. « La Toussaint ».



Cette manchette de journal, parue au lendemain des fêtes pascales, était trop optimiste. En 1953 encore, les accidents ont été nombreux. Beaucoup d'entre eux auraient pu être évités si les automobilistes avaient suivi les conseils de prudence qui leur furent prodigués.

POUR QUE DIMINUENT LES ACCIDENTS DE LA ROUTE :

L'AUTOMOBILISTE DOIT RESTER « MAITRE » DE SA VITESSE... ET DE LUI-MÊME

POUR beaucoup d'« usagers de la route », Pâques donne le signal de la première grande sortie de l'année. Peu d'entre eux résistent à l'appel du printemps. Une grande partie des 1.800.000 autos particulières, des 1.600.000 « motards » et des 12.000.000 de cyclistes quittent les villes dès le vendredi soir pour reprendre le lundi soir le chemin du logis familial.

Mais rencontres familiales, agapes joyeuses et randonnées touristiques rapides ne vont pas sans risques.

Le week-end pascal est, avec celui de la Pentecôte, le plus dangereux de l'année. En 1952, on avait enregistré en ces trois jours 55 tués et 702 blessés. Cette année, en dépit d'un temps maussade qui est venu refroidir l'ardeur des amateurs de plein air, en dépit des multiples appels à la prudence et de la mobilisation massive de toutes les polices de la route, automobilistes, cyclistes... et piétons ont payé un lourd tribut : 180 accidents à conséquences graves, pas loin d'une centaine de morts, près de 300 blessés, dont 140 ont dû être hospitalisés.

Déjà, pour le premier trimestre, les statistiques officielles révélaient une augmentation sensible des accidents routiers par rapport à la même période de 1952, elle-même fort en avance sur 1951.

Ces constatations apparaissent d'autant plus inquiétantes que les véhicules en circulation autant que la « surface portante » donnent plus de garanties aux usagers contre les risques d'accidents. « Matériellement, la route offre de jour en jour une plus grande sécurité, les défaillances de la machine se font de plus en plus rares », constatait récemment le président du Touring Club de France, M. André Defert, qui, en spécialiste averti, tirait cette conclusion logique : « L'automobiliste n'a pas de pire ennemi que lui-même. »

LA TRISTE ÉLOQUENCE DES STATISTIQUES

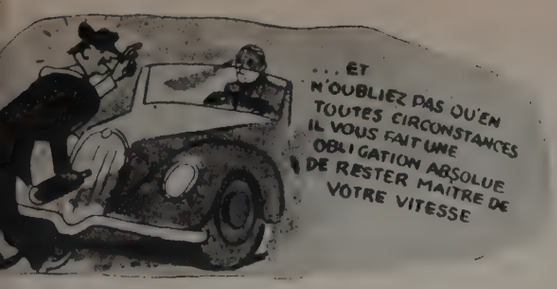
TOUTES les statistiques prouvent que *l'accident est causé, dans une proportion de 80 % environ, par les fautes des usagers,* déclarait déjà à la veille des dernières grandes vacances le ministère des Travaux publics, des Transports et du Tourisme. Tout se passe en définitive comme si les conducteurs s'ingéniaient à accroître, de leur propre chef, le nombre des accidents, que les efforts des constructeurs, d'une part, ceux des pouvoirs publics, d'autre part, s'efforcent de diminuer. Ce n'est pas là un paradoxe :

Des 5.000 accidents mortels enregistrés au cours de l'année 1952, 0,7 % sont dus à un éclatement de pneu, 1,5 %, à la rupture ou au non-fonctionnement d'un organe mécanique, 2 %, à un défaut d'éclairage, et... *34 %, à des infractions au Code de la route ;*

Des 60.625 accidents survenus en 1951, 1.423 se sont produits par temps de brouillard ou de neige, 1.876 au crépuscule, 3.718 sur une route non éclairée la nuit, 8.280 sur route éclairée et *44.252 en plein jour (temps clair) ;*

Pour 21 accidents qui se produisent sur route mouillée, on en compte *71 sur route sèche ;*

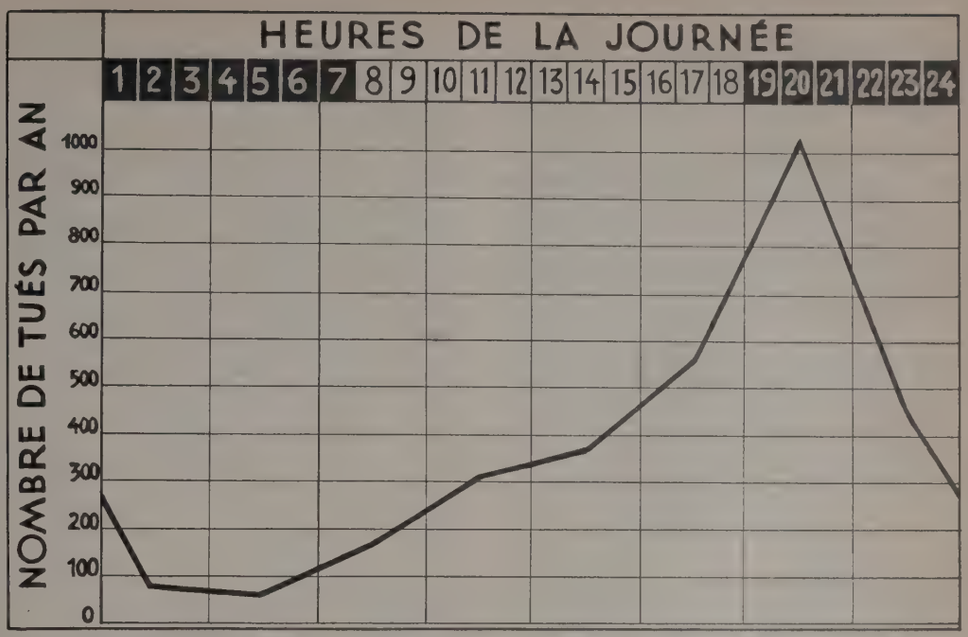
La journée du dimanche est particulièrement



dangereuse : 34 morts et blessés, en moyenne, contre 25 le mardi ou le mercredi.

Si l'on passe des statistiques de la gendarmerie à celles du ministère de l'Intérieur, les données du problème semblent se préciser davantage.

En 1952, sur 20.941 dossiers constitués, 7.444 ont abouti à un retrait temporaire, 2.301 au retrait définitif du permis de conduire... Dans 33 départements, le motif de la sanction était, pour 50 % des cas, l'*état d'ébriété*. Dans l'ensemble des autres départements, la proportion variait de 30 à 40 %. Les autres motifs, venant loin derrière, étaient : le dépassement irrégulier, l'excès de vitesse, le défaut d'éclairage et le stationnement dangereux.



LA COURBE DE LA MORT. A 20 heures on se tue quinze fois plus qu'à 4 heures du matin.

L'IMPORTANCE DU FACTEUR « PSYCHOLOGIQUE »

L'EXAMEN des statistiques horaires désigne les heures critiques : celle de l'apéritf et celle de la... digestion. Il est toutefois assez difficile d'apprécier — en chiffres — l'influence de l'alcool sur les accidents. En effet, les constats ne portent que sur l'état d'*ivresse manifeste*, le test de contrôle n'étant pas applicable d'office, en France tout au moins.

L'étranger nous fournit ici de précieuses indications. Les experts allemands chiffrent à 40 % la proportion d'accidents dont l'éthylisme est responsable. Une statistique danoise accuse d'ivresse caractérisée 23 % des auteurs d'accidents. Une compagnie d'assurances suédoise n'assure que les conducteurs qui s'engagent à ne jamais boire d'alcool. La compagnie enregistre

« L'euphorie que procure une dose légère d'alcool est une cause d'accidents bien plus fréquente que l'ivresse caractérisée. »

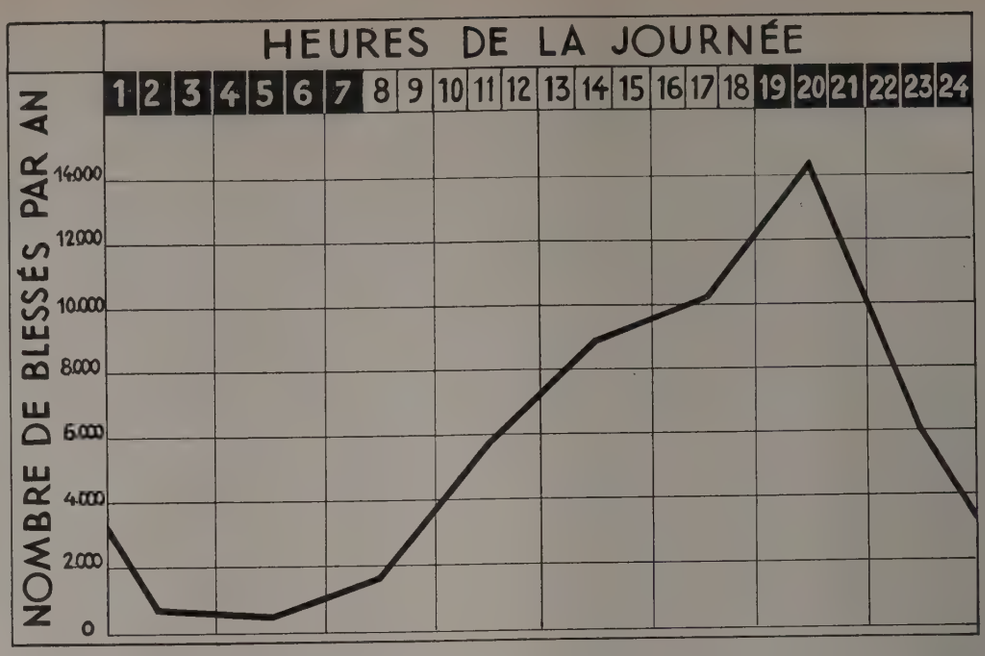
37 % de moins d'accidents que ses concurrentes.

Les études de laboratoire précisent, en particulier, l'augmentation des temps de réaction, due à l'absorption d'une *faible quantité* d'alcool : 38 % pour l'ouïe, 30 % pour la vision. Mais on n'insistera jamais assez sur les effets psychologiques. Le fameux *état d'euphorie* consécutif au « bon déjeuner », cette impression d'*être en forme*, aboutit au plus grand nombre de fautes de conduite, et, par suite, d'accidents. En fait — selon une étude des services de la Prévention routière — c'est ce stade qui apparaît le plus dangereux. Dans le cas d'ivresse prononcée, les activités physique et mentale sont dérangées au point que, sauf exception, le conducteur ne peut plus que très difficilement se déplacer. Les conséquences sont relativement limitées. Il en va tout autrement quand la dose d'alcool absorbée est faible. La connaissance du danger est abaissée, la témérité, plus grande, les réflexes sont moins sûrs.

14 MORTS POUR 100 MILLIONS DE VÉHICULES-KILOMÈTRES

LE fait est là : en 1952 les gendarmes ont constaté 4.000 accidents mortels sur nos routes. Si l'on ajoute à ce chiffre celui des victimes relevées par les autres polices, on atteint le total de 5.000, soit une augmentation de 10 % par rapport à 1951. Certes, en valeur

L'UN ET L'AUTRE SE CROYAIENT SEULS sur cette tranquille petite route de forêt. Ils ne pensaient pas aux croisements. Leurs deux routes se rencontraient... et toutes deux menaient à l'hôpital.



LE GRAPHIQUE DES BLESSÉS fait ressortir la même pointe et la même chute que celui des morts. Toutefois, la courbe se gonfle plus rapidement dans la soirée et les chiffres sont jusqu'à dix-huit fois plus élevés.

relative, la situation est meilleure qu'avant la guerre (5.000 tués également en 1938, pour un parc automobile bien inférieur) ; néanmoins, l'importance du volume d'accidents réclame un effort de tous.

Si l'on compare les statistiques établies, la diminution du nombre de tués par 100.000 véhicules, entre 1936 et 1950, est de 54 % pour l'Angleterre, 40 % pour la Suisse, 38 % pour la Belgique, 33,3 % pour les U. S. A., *29 % pour la France* et 15 % pour les Pays-Bas.

Les études faites montrent que ni l'état des routes ni celui des véhicules ne peuvent être tenus pour responsables de la grande majorité des accidents, qui demeurent imputables au conducteur lui-même.

Aucune réforme du Code de la route, aucun test de conduite, aucune épreuve médicale ne saurait, en effet, protéger *malgré lui* le conducteur imprudent, téméraire ou « euphorique »... ni ceux qui ont le malheur de se trouver sur son chemin.

CLAUDE THOMAS.

La France compte 14 morts pour 100 millions de véhicules-kilomètres, alors que le pourcentage mondial n'est que de 4,5 tués par 100 millions de véhicules-kilomètres.

L'œuvre d'éducation entreprise par l'Union routière, les avertissements des pouvoirs publics, la froide logique des chiffres sauront-ils convaincre les automobilistes de rester « maîtres d'eux-mêmes » pour leur propre sauvegarde ?

LA CRAINTE DU GENDARME N'EST QUE LE COMMENCEMENT DE LA SAGESSE. Si les conducteurs observaient d'eux-mêmes une sage discipline de route, ils épargneraient à l'État de coûteux déploiements de forces de police.

LE VISAGE MÊME DE L'ÉPOUVANTE, qui apparaît dans la scène de la fusillade du « Cuirassé Potemkine », nous est montré non par une vedette (il n'y en a pas ici) mais par une figurante.

L'OPINION DE DENIS MARION SUR LE CUIRASSÉ POTEMKINE

QUE le cinéma demeure un moyen d'expression incomparablement plus puissant que n'importe quel autre — et notamment que le livre ou le théâtre — voilà qui se trouve attesté une fois de plus par le maintien en France, après un quart de siècle, de l'interdiction des représentations publiques du *Cuirassé Potemkine*. Même après le référendum du Festival de Belgique, qui le classa en tête avec 70 % des voix selon les votes de cinquante-quatre cinéastes de dix pays différents (qui ne comprenaient ni l'U. R. S. S. ni les pays satellites) invités à désigner les dix films les plus importants depuis la naissance du cinéma, le ministère de l'Intérieur maintint son veto. C'est par une dérogation exceptionnelle que le seul Cinéma d'Essai — dont l'activité antérieure démontre qu'il échappe à toute préoccupation politique ou commerciale — a été autorisé à projeter le chef-d'œuvre d'Eisenstein. Sans doute des représentations privées avaient-elles été régulièrement organisées par des associations ou des ciné-clubs ; ce serait un tort de croire qu'elles aient suffi à donner au *Cuirassé Potemkine* l'audience qu'obtient n'importe quelle bande assurée d'un circuit régulier. La forte majorité de jeunes gens qui assistent aux séances prouve que, pour beaucoup de ceux-ci, *le Cuirassé Potemkine* n'était jusqu'ici qu'un nom qu'ils avaient lu dans les ouvrages spécialisés.

IL n'est pas inutile de donner quelques précisions sur la copie actuelle. Photographiquement, elle est loin d'être irréprochable : non seulement elle provient d'un contretype (et non du négatif original), mais un tirage défectueux ne rend pas justice aux admirables éclairages d'Edouard Tissé. D'autre part, pour permettre à la fois la sonorisation (adroitement réalisée par Nicolas Krioukov) et la projection par les appareils actuels (c'est-à-dire à la cadence de vingt-quatre images par seconde au lieu des seize images à la seconde, cadence du tournage), il a fallu répéter une image sur deux. Cet artifice indispensable n'en provoque pas moins, à certains moments, un décalage du rythme. Au total, ces deux imperfections ne sont gênantes ni pour ceux qui ont conservé un souvenir précis de la copie muette ni pour ceux qui découvrent aujourd'hui pour la première fois ce classique du cinéma.

Toute une littérature existe sur *le Cuirassé Potemkine*. Bornons-nous à rappeler qu'en 1925 Eisenstein a vingt-sept ans. A la fin de la guerre civile il a dirigé un théâtre où il a tenté de se servir des méthodes du cirque et du music-hall pour mettre en scène des textes littéraires. C'est ainsi qu'il s'est intéressé au cinéma, dans lequel il n'a d'abord vu qu'un moyen d'expression parmi tant d'autres au service du spectacle complet dont il rêve. Il considère lui-même son premier film, *la Grève*, comme un échec, quand l'Etat lui commande un film pour le vingtième anniversaire de la révolution de 1905. Dans son premier projet, l'épisode du *Potemkine* ne tient qu'une demi-page du scénario. Mais le mauvais temps l'empêche de continuer le tournage dans le Nord des autres séquences et il va chercher à Odessa le soleil. Sur place, il décide de consacrer son film entier à la mutinerie des marins, dont le sens symbolique le frappe maintenant. Nulle œuvre n'a été moins préparée ; elle porte, au contraire, la marque d'une constante improvisation : « La scène de la fusillade sur l'escalier d'Odessa ne figurait sur aucun scénario préliminaire, sur aucune des notes préparatoires au montage », précisera plus tard Eisenstein lui-même.

Le fait qu'il ne retrouvera pas toujours une inspiration aussi heureuse met au défi les explications logiques imaginées par les critiques pour expliquer le mérite exceptionnel du *Cuirassé Potemkine*. Certes, Poudovkine a raison de dire qu'on ne saurait ni raconter le film ni le représenter sur la scène : on ne peut que le montrer à l'écran. D'où vient que ces images restent aussi bouleversantes aujourd'hui qu'il y a un quart de siècle ? Voilà le mystère.

D'AUTANT plus qu'ont été nombreux les réalisateurs, dont certains avaient un grand talent, qui se sont inspirés de cette manière. Elle a du coup perdu le prestige de la nouveauté, qu'elle possédait indiscutablement en 1926. Ce qui peut être emprunté au *Cuirassé Potemkine*, nous l'avons vu plus de cent fois depuis utilisé d'une manière plus parfaite au double point de vue technique et esthétique. Mais nous n'avons plus jamais retrouvé l'émotion qui, devant l'œuvre elle-même, nous saisit de nouveau à la gorge.

Ce qui m'a frappé le plus cette fois-ci, c'est l'irréalisme de ce style qui surprit, au contraire, les premiers spectateurs par ce qu'ils appelaient « la vérité directe du documentaire ». La fameuse séquence de l'escalier est caractéristique à cet égard. On peut croire Eisenstein sur parole quand il dit qu'il l'a improvisée : cela se voit assez pour qui l'analyse d'un œil froid (mais qui est capable de ne pas s'enfiévrer à la projection de ce morceau de lyrisme convulsif ?). Il paraît que, dans la réalité, l'escalier a cent vingt marches. Dans le film il en a au moins six cents. Il est alternativement désert, à l'exception de quelques cadavres, et rempli d'une foule grouillante. On ne comprend ni comment les soldats tirent ni où les gens fuient. Il n'existe aucune continuité dans l'action.

C'est que nous n'avons pas affaire — tant s'en faut — au récit — même sur le ton épique — d'un événement, mais à une méditation lyrique sur la sauvagerie de la répression policière : le poète ne prend garde qu'à la valeur émotive des images, les développe, les abandonne, les reprend comme un motif musical et non comme les signes intelligibles d'un événement qui s'est déroulé à un certain moment dans un certain lieu.

Il est d'ailleurs permis de se demander si cette conception est encore possible dans le film parlant. En tout cas, personne, pas même Eisenstein, n'est parvenu depuis lors à lui donner corps.

DENIS MARION.

LA SUPRÊME COQUETTERIE DE SACHA : dans « Palsambleu ! », il s'est vieilli de vingt ans, et sa propre femme, Lana Marconi, joue le rôle de son arrière-petite-fille.

L'OPINION D'YVES GANDON SUR « LE REMPART DE COTON » ET « PALSAMBLEU ! »

On attend toujours un jeune auteur à sa seconde pièce. Après *A chacun selon sa faim* qu'avait révélé Raymond Hermantier, Jean Mogin fait représenter *le Rempart de coton* au théâtre de l'Humour, et l'on est déçu. C'était pourtant bien le même auteur ; c'était le même metteur en scène, animé de cette même ferveur qu'on aime en lui. Ce n'était pas, hélas ! le même texte. On a commencé par écouter avec sympathie, puis avec inquiétude. L'affaire s'engageait mal ; une sorte de gêne pesait sur les personnages, sur la manière dont était traité le sujet. Puis on a été agacé par un certain amphigouri, par un certain pathos. Etait-ce le jeu complaisant, outré, emphatique de l'acteur principal, Bernard Noël ? Au malaise enfin a succédé l'ennui.

Le thème, cependant, pouvait prêter à une bonne pièce. C'était tout bonnement un débat dramatique entre les thèses affrontées de la résistance et de la collaboration. Situé en Amérique dans un Etat du Sud, au moment de la guerre de Sécession, qui fait décidément beaucoup parler d'elle — signe des temps ! — il semblait de nature à exalter un jeune auteur ambitieux. Encore fallait-il entrer carrément dans le jeu. C'est sans doute l'erreur fondamentale de M. Jean Mogin qu'il n'ait réussi à rendre aucun de ses héros véritablement sympathique, je veux dire attachant. Ni cet André Redortiers, jeune planteur jusque-là indolent et qui, à l'approche de l'armée nordiste, se découvre une âme de résistant farouche, ni le gouverneur Molinès, partisan de la reddition et de l'entente avec l'ennemi « pour sauver ce qui peut encore être sauvé » (nous connaissons ce langage), ne nous convainquent par le seul argument solide qui nous eût rendus leurs complices : la chaleur du cœur. Peut-être, après tout, le sujet n'est-il pas si bon que je le pensais. Peut-être est-ce une erreur de l'avoir inséré dans la trame d'une guerre civile qui fausse la perspective. La guerre de Sécession visait en principe à l'émancipation des esclaves, et ce « but de guerre », comme on dit, était noble. Mais elle couvrait d'autres intérêts, et M. Jean Mogin, qui l'indique en passant, n'a pas assez marqué, à mon sens, les nuances des positions respectives.

Reste l'intrigue sentimentale greffée sur le thème de moralité politique. Isabelle, épouse d'André, tient pour la collaboration. Elle n'en sera pas moins tuée au cours d'un combat pour la défense de la plantation, et sa rivale, Léonore, serait heureuse avec le veuf, si celui-ci ne préférait mourir plutôt que de pactiser avec le vainqueur.

Tout cela est traité d'une façon trop sommaire, dans un langage tendu, regrettablement alourdi de nombreuses maladresses d'expression. « Le fond du débat, déclare l'auteur dans le programme, est... entre Molinès, le mainteneur, l'horizontal, et *cette verticalité infatigable des âmes debout qui se fait en André de plus en plus rigide.* » Quel langage ! M. Jean Mogin est Belge. J'aime la Belgique, qui compta et compte toujours d'excellents écrivains. Mais ce « belgicisme »-là, qui fut aussi parfois celui du regretté Charles Plisnier, me hérisse et me consterne.

Avec M. Sacha Guitry, plus jeune que jamais, et son *Palsambleu !* qui se joue aux Variétés, je ne me plaindrai pas que les grands problèmes ne soient pas effleurés. L'auteur a voulu nous faire rire et il y réussit, en ayant, presque d'un bout à l'autre, l'air d'improviser à la fois son action et ses répliques. Pourquoi n'aurais-je pas le droit de penser que c'est très fort ? Dès le début, on se sent à l'aise et comme placé, si je puis dire, en position d'hilarité. Un très vieil homme, le chevalier Valentin le Huron de Blanchetière, somnole dans un fauteuil. Il est vêtu d'une robe de chambre de style ancien et une espèce de bonnet ou de turban à la Voltaire lui recouvre la tête. C'est le jour de ses quatre-vingt-dix ans. Ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants sont venus pour lui souhaiter son anniversaire. Tous attendent, disposés en rang d'oignons, que l'ancêtre se réveille. Ses paupières battent, il les referme aussitôt et entame un monologue au cours duquel il fait le procès humoristique de ses descendants, parce qu'il croit avoir rêvé qu'il les a vus.

Voilà un bon départ, et la pièce continue sur le même ton, d'un train nonchalant, émaillée de mainte trouvaille cocasse. C'est une trouvaille, par exemple, que ce petit-fils entré dans les ordres après la mort de sa femme et qu'un gros garçon joufflu appelle « papa » ; c'en est une autre que ce second acte, qui figure un cauchemar du jeune Jean-Pierre. Je vous en laisserai la surprise et ne vous dirai pas davantage comment, par une miraculeuse transfusion du sang, l'ancêtre reprend vigueur et le reste.

Le trait est léger ? D'accord. L'intrigue est menue, ténue ? Tout que vous voudrez ! Il n'y a pas de pièce ? Allons donc ! Quelques longueurs au troisième acte mises à part, je n'ai guère cessé de rire ou de sourire. Alors ?

Toute la troupe est à louer, et Sacha Guitry la mène avec la tranquille autorité d'un aïeul débonnaire.

LA PREMIÈRE

BARCELONE A VU « CÉCILA », D'ANOUILH

Antonio de Cabo est l'un des plus jeunes directeurs de théâtre d'Espagne et de tous le plus audacieux.

Il y a cinq ans, il a créé un théâtre d'essai appelé « Teatro de Camara », seul théâtre qui puisse monter des pièces sans les soumettre auparavant à la censure. Montherlant, Giraudoux, Sartre, Salacrou, Anouilh sont les auteurs préférés du directeur. Les pièces sont jouées une seule fois. On fait appel aux meilleurs décorateurs et aux meilleurs acteurs de la ville. Parfois les vedettes du théâtre ou du cinéma de passage en Catalogne acceptent volontiers de prêter leur concours. Ce théâtre a ses abonnés, mais il est ambulant. Il profite des jours de relâche de ses confrères. Chaque mois une pièce étrangère est ainsi révélée au public, et l'effort demandé aux acteurs a souvent des suites heureuses.

« Cecila ou l'Ecole des pères », qu'Anouilh offrit à sa fille en cadeau de mariage, retenue à la Comédie-Française, n'y sera créée qu'en 1954. Le 16 mars elle fut créée à Barcelone, avec le concours d'Antonio Casas, Dolorès Gispert, Josepha Bartuli, Gabriel Agustin et Francisco Aliot. La traduction d'Antonio de Cabo et les costumes de Manolo Muntanola semblent merveilleusement fidèles au texte d'Anouilh. « Cecila » a eu un tel succès que la pièce a été rejouée.

Antonio de Cabo a de nombreux projets. Il prépare : « la Gueule du dragon », de Priestley ; « les Trois Fenêtres », de Benavente (prix de la Ville de Barcelone 1953) ; « le Médium » et « le Téléphone », de Menotti, et enfin « Pasiphaé », de Montherlant. Il pense participer au Festival de Grenade (juin 1953), consacré à la musique, au théâtre et à la danse...

Tous nos vœux l'accompagnent.

Martine CADIEU.

LA PAROLE EST AUX ASTRES

PAR MARGUERITE JUIN

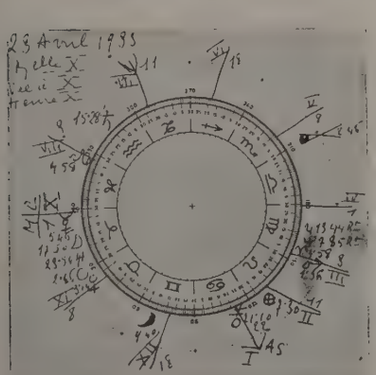
Semaine du 18 au 25 avril 1953

CETTE semaine, les natifs du Taureau rêveront aux étoiles. Le Soleil pénètre dans cette deuxième partie du Zodiaque ; les natifs de ce signe sont plus sentimentaux qu'ils ne veulent le laisser paraître. Ils aiment la nature, la poésie. Diplomates d'instinct, travailleurs acharnés, ils ont pour qualités maîtresses l'ordre et la patience.

RÉPERCUSSION DES SIGNES PLANÉTAIRES SELON LE DESTIN POUR LES PERSONNES NÉES ENTRE :

Le **21** Mars et le **20** Avril	Leur situation fait la préoccupation première de ces natifs. Heureux projets.
Le **20** Avril et le **21** Mai	Joie, bonheur possibles.
Le **21** Mai et le **21** Juin	Recueillement, silence pour mieux attendre de très grandes joies prochaines.
Le **21** Juin et le **22** Juillet	Des ennuis de situation et de trésorerie viennent doubler les préoccupations.
Le **22** Juillet et le **23** Août	Le calme revient. Fin du 3e Décan : ennuis.
Le **23** Août et le **23** Septembre	De graves problèmes surgissent. La solution trouvée sera bonne et heureuse.
Le **23** Sept. et le **24** Octobre	Ennuis graves. Rupture sentimentale possible. Pessimisme.
Le **24** Oct. et le **23** Novembre	Le Soleil commence son opposition à ce signe. Pendant un mois, ces natifs vivront dans une ambiance désagréable. En fin de semaine, ces natifs du 3e Décan risquent de prendre une décision trop rapide.
Le **23** Novem. et le **22** Décem.	Sensation de repos, de bien-être. Les joies, les réussites vont fleurir sous vos pas. Profitez-en.
Le **22** Décem. et le **22** Janvier	Les difficultés sont cruelles sur tous les plans. Heureusement, à partir du 20 avril, un succès inattendu peut renverser les obstacles.
Le **22** Janvier et le **20** Février	Pour vaincre, il vous faudra de la souplesse, de l'adresse. Vous n'en manquez pas ; servez-vous-en.
Le **20** Février et le **21** Mars	Les natifs de ce signe souffrent en silence. Une satisfaction peut survenir pour ceux des 2e et 3e Décans.

THÈME ASTRAL DE Mlle X..., né le 23 avril 1933, à X...



CETTE jeune fille, si elle n'avait eu ni sécurité ni bien-être assurés par ses devanciers dans la vie, aurait pu devenir rapidement une reine fêtée du théâtre ou de toute autre manifestation artistique. Si les portes du Conservatoire ou des Beaux-Arts s'étaient ouvertes devant elle, elle aurait marché de triomphe en triomphe.

Rarement ai-je lu d'aussi belles promesses dans un thème. Mais toute cette féerie de succès ne sera rien ou presque rien : Pluton, collé à l'AS., bloque, comme une serrure secrète, tous les résultats de ces profonds élans. Car Pluton, pour ce thème, représente l'ambiance bourgeoise, la facilité, la sécurité de situation et de fortune, toutes belles choses tombées dans ce berceau lors de la naissance mais qui par ces facilités barrent l'autre chemin.

Son intelligence est si grande, si vaste, ses réparties si fines, si spirituelles qu'elle n'aura pas, malgré la retraite qu'elle va faire dans ses terres, une vie de petite campagnarde. Son cerveau s'évadera ; elle souffrira peut-être de tout ce qui pourrait mûrir en elle sans voir jamais le jour.

Tôt ou tard cependant elle réalisera sa propre valeur et s'intéressera à un but actif (œuvres sociales, cercle littéraire). Peut-être abordera-t-elle une carrière politique et y connaîtra-t-elle des succès appréciables : un résultat spectaculaire est, sans erreur possible, inscrit dans son ciel astral.

Les croyances religieuses seront un excellent guide pour permettre d'attendre l'heure de l'activité, apportée par l'élargissement successif et ininterrompu de l'horizon spirituel.

L'idéalisme chez cette personne a des bases solides, mais un manque de circonspection fait qu'elle subira des chagrins avant d'acquérir son indépendance.

Actuellement la situation de cette jeune fille est stable et sûre, elle vit en harmonie avec ses parents ; l'influence de la mère est puissante. De grands liens de tendresse lient ces deux personnes.

Si cette jeune fille se replie trop sur elle-même, sa vie sera banale. Sa trop grande personnalité la retiendra en dehors du cercle conventionnel et sans originalité des relations environnantes.

Il lui faudrait de la liberté, une liberté immense comme à tout Bélier, signe qui la marque. Une liberté morale et physique lui est indispensable si l'on désire qu'elle s'épanouisse totalement, qu'elle connaisse la réussite promise pour la seconde partie de sa vie.

La vie conjugale sera retirée, monotone, avec peu de relations, d'ambiance. Différence d'âge entre les époux. Des ennuis sont à prévoir pour la fin de cette année, mais les influences bénéfiques seront particulièrement fortes vers la mi-décembre 1954.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

Jacques Bardoux, *Quand Bismarck dominait l'Europe* (Hachette, 326 pages). Dans le cadre de son histoire de la guerre de Trente ans (1914-1945), M. Jacques Bardoux nous restitue ici la période qui s'étend de 1875 à 1882 et où se dessine la nouvelle relation de forces d'où sortira la grande crise européenne. L'éminent historien y confronte les documents de sources française, anglaise et allemande, mais avec le souci constant de donner au facteur humain le relief essentiel. C'est ainsi qu'il brosse de lord Salisbury un portrait d'une saisissante intensité de vie.

Il nous montre la diplomatie allemande avec ses alternances de duplicité et de brutalité ; l'impérialisme britannique, mouvant, empirique et décentralisé — politique de négociants maritimes ; l'action rigide, logique et centralisée de la France — politique de juristes terriens.

Le Congrès de Berlin, les affaires d'Egypte et de Tunisie, la guerre balkanique, la naissance de la Triplice apparaissent sous un jour nouveau à la lumière de cette documentation mise en œuvre par un homme dont le sens critique égale l'expérience de la vie internationale.

L'intérêt de cette période se concentre sur l'Angleterre, dont les oscillations électorales ont rendu possible l'hégémonie bismarckienne. On la voit chercher contre la Russie, puis contre la France un épaulement, sinon une collaboration. Elle a contribué à l'instabilité de l'Europe lorsqu'elle a joué la carte de l'unité allemande sous prétexte de rétablir l'équilibre continental menacé par la France napoléonienne.

Au moment où l'Europe cherche des voies de dépassement et où l'Atlantique est sur le point de devenir une nouvelle Méditerranée, il n'est pas de livre qui offre matière à des méditations plus profitables que celui-ci, où l'auteur a prodigué avec autant d'érudition que de patriotique clairvoyance les leçons et les avertissements d'un passé récent.

ALBERT MOUSSET.

NÉCROLOGIE

M. DE OURO PRETO

AMBASSADEUR du Brésil en France, S. E. M. Carlos Celso de Ouro Preto est mort subitement d'une crise cardiaque dans sa résidence de Neuilly. Né en 1891 à Rio-de-Janeiro, il était entré en 1913 dans la carrière diplomatique et avait assisté en 1919, à Versailles, à la conférence de la paix. Depuis il avait occupé différents postes en Europe et en Amérique. Sa santé laissait à désirer depuis un certain temps et ne lui avait pas permis d'assister l'an passé aux cérémonies en l'honneur de Santos-Dumont.

RACHILDE

DE son vrai nom Marguerite Eymery, Rachilde, qui vient de mourir à quatre-vingt-onze ans, a été le témoin d'une très longue période d'histoire littéraire. Elle avait débuté fort jeune comme romancière et ses débuts firent quelque scandale. Elle épousa Alfred Vallette, fondateur du *Mercure de France*, et contribua personnellement à l'influence de la revue, devenue le lieu de rendez-vous de nombreux écrivains. Notre photographie la montre à ce moment qui fut celui de sa plus grande notoriété, avant la guerre de 1914.

NOTRE TRADITIONNEL
NUMÉRO SPÉCIAL DE

PRINTEMPS

qui paraîtra le samedi 2 mai
sera consacré à

L'HABITATION

vous y trouverez MILLE IDÉES pour rendre VOTRE MAISON PLUS CONFORTABLE ET PLUS AGRÉABLE

Nombreuses illustrations en noir et en couleurs

★

RETENEZ-LE DÈS MAINTENANT CHEZ VOTRE FOURNISSEUR HABITUEL

A LA MÉMOIRE DE FÉLIX ÉBOUÉ

UN monument a été inauguré récemment à Bamako, en A.-O. F., à la mémoire du gouverneur général Félix Eboué, qui dès juin 1940 rallia les territoires qu'il administrait à la France libre. Le général de Gaulle assistait à la cérémonie ; il y prit la parole. Notre photographie représente le haut commissaire en A.-O. F., M. Cornut-Gentille, et Mme Félix Eboué au cours de l'inauguration.

NOUVELLES RELIGIEUSES

NOTRE-DAME-DE-FRANCE VA RENAITRE A LONDRES

L'EGLISE Notre-Dame-de-France à Londres, qui avait été détruite par les V-2, va resurgir de ses ruines. Une pierre descellée de la chapelle du Grand Christ de la cathédrale de Chartres a été envoyée à Londres après avoir été bénie par Mgr Harscouet, évêque de Chartres ; elle sera la pierre angulaire du nouveau sanctuaire.

ÉVÊQUE NOIR AU BASUTOLAND

Mgr Emmanuel Mabathoana, oblat de Marie Immaculée, qui vient d'être nommé évêque du diocèse de Libere, dans le nord du Basutoland, est le premier prélat noir sud-africain. La mission qui l'a vu naître a été fondée en 1876 par deux missionnaires français, les Pères Gérard et Barthélemy. Mgr Mabathoana a tenu, par reconnaissance envers les missionnaires qui apportèrent la foi à ses ancêtres, à s'assimiler leur langue, et il parle parfaitement le français.

LÉGION D'HONNEUR

AU titre du ministère des Affaires étrangères, le R. P. Azemar, recteur de Saint-Louis-des-Français à Madrid, vient d'être promu officier. La croix de chevalier a été décernée à NN. SS. Lefebvre et Fallières, respectivement vicaires apostoliques du Maroc et de Haute-Birmanie, à M. le chanoine Jeuné, procureur général de la Compagnie de Saint-Sulpice à Rome, ainsi qu'à l'ancien Supérieur général de l'Oratoire, le T. R. P. Gaston Brillet.

POUR NOS ORATOIRES

INNOMBRABLES sont dans la campagne française les petits oratoires qui, élevés par la foi de nos ancêtres, rappellent la présence de Dieu ou de la Vierge. Une association, à Aix-en-Provence, s'est donné pour tâche depuis plus de vingt ans d'entretenir et de restaurer ces pieux monuments. Elle a pour titre « les Amis des oratoires » et son siège est 6, rue Ancienne-Madeleine, à Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône).

COURRIER DE LA DANSE

Après le dernier spectacle de Roland Petit... « LE LOUP » EST DIGNE DE DEVENIR UN CLASSIQUE

SI la Perle est un poème qui ne frappe pas au cœur et fait peu rêver, si Ciné-Bijou est un divertissement où l'on se moque de la danse, si Deuil en vingt-quatre heures est une parodie charmante dont on ne peut que sourire, il est impossible de ne pas être bouleversée par le Loup.

Dans une forêt verte, pleine de lumières cruelles et lancinantes, deux êtres qui s'aiment seront tués par ceux qui ne comprennent pas un tel amour.

Les auteurs de ce ballet dramatique ont réussi le prodige de se fondre à tel point qu'il n'y a plus qu'un seul créateur, présent tout au long de la légende, avec ses bras large ouverts, sa poésie tragique, sa passion.

Carzou, Roland Petit, Dutilleux ne semblent plus ici qu'un seul et même personnage : ce loup aux gestes désespérés et tendres, maladroits et avides, sans force devant l'implacable cruauté des hommes.

Comme Mirages, ce ballet profondément humain, plein de symboles lisibles, a choisi de parler par la seule poésie, celle qui touche au cœur, l'image faite voix.

La chorégraphie de Roland Petit atteint ici à une puissance rare. Le pas de deux qu'il danse avec Violette Verdy (merveilleusement femme et convaincante) est d'une grande pureté, et l'on atteint à l'émotion véritable, celle qui se prolonge longtemps après la chute du rideau.

MARTINE CADIEU.

Courrier musical

ELISABETH SCHWARZKOPF UNE PUISSANCE QUI SAIT SE MAITRISER

PLUS un artiste est célèbre, plus exigeante à son endroit se montre la critique. Précédée d'une réputation créée par ses succès de Salzbourg et de Bayreuth, par la diffusion d'enregistrements répandus à travers le monde, Elisabeth Schwarzkopf venait pour la première fois à Paris. Une salle bourrée jusqu'à l'impossible l'accueillait dès son apparition sur l'estrade par une longue et chaleureuse ovation que le déroulement du récital enfla d'un bout à l'autre. En contre-partie, la presse s'est montrée réticente. Et j'ai lu, non sans surprise, quelques comptes rendus boudeurs. En somme, on reproche à la cantatrice un excès de discrétion. Mais n'est-ce pas plutôt, de sa part, tact, mesure et bon goût ? Elisabeth Schwarzkopf n'ignore pas qu'on chante différemment au théâtre et au concert. Et là où certains lui ont reproché sa voix « détimbrée », j'ai savouré, au contraire, cette voix conduite avec l'évident scrupule de ne pas abuser de ses extraordinaires possibilités.

Nous savons bien comment l'artiste peut être incomparable de souplesse et d'éclat dans « les Maîtres Chanteurs » ou « les Noces de Figaro ». Qualités que nous avons retrouvées au soir de son récital, mais sagement contenues, délibérément modérées. Elle donnait — ne l'oublions pas — une séance consacrée aux « lieder » ; on ne chante pas les « Oiseaux » ou le « Printemps » de Schubert comme on chante Elsa ou Elvire. Ne l'a-t-elle pas prouvé d'elle-même en interprétant, avec toute l'ampleur voulue, le grand air de « Don Giovanni » ? Mais elle a surtout montré qu'elle connaît à ravir l'art des douceurs et des demi-teintes, dont elle tire d'infinies séductions, par le miracle d'une voix pure, infailliblement juste, et d'un style irréprochable. Elle n'a cherché, à nul moment, à exhiber sans raison toute la puissance dont elle dispose. Elle n'a pas confondu l'estrade avec la scène. Et j'imagine que c'est la leçon à tirer de toutes les réserves formulées après cette séance.

Elisabeth Schwarzkopf nous a fait de la musique d'intimité, avec grâce, esprit, délicatesse et sensibilité. Atmosphère de concert où elle eut la chance de trouver, en la personne de l'exquise pianiste Jacqueline Bonneau, la plus étroite et la plus intelligente collaboration.

L. MAURICE-AMOUR.

UN MARIAGE A LA MAISON DES AILES

LE château de Boulains, en Seine-et-Marne, non loin de Provins, fut la propriété de Mlle Suzanne Deutsch de la Meurthe. Par la volonté de celle-ci, il a été transformé en une maison d'éducation où sont élevées un certain nombre de filles d'aviateurs. Tout récemment, en cette Maison des Ailes, a été célébré le mariage d'une ancienne élève, Mlle Marguerite Rouquet, qui a perdu son père en 1940, avec M. Pierre Krug-Basse. La jeune épouse a été très fêtée, et on la voit ici entourée de ses camarades.

COURRIER MEDICAL

TRAITEMENT CHIRURGICAL DE LA TUBERCULOSE PULMONAIRE Recherches françaises

VOICI, dans le domaine du traitement de la tuberculose, une invention encore au berceau. On peut imaginer pour elle un brillant avenir, mais nul ne sait quand nous en serons assurés. Elle repose sur un fait d'observation : la tuberculose pulmonaire est exceptionnelle chez les sujets dont le canal artériel est resté perméable. (Le canal artériel, normal chez le fœtus, fait communiquer par un véritable court-circuit la petite et la grande circulation ; il s'oblitère à la naissance.) Partant de cette observation, des médecins français qui se trouvaient en présence d'un tuberculeux pour lequel ils ne pouvaient plus tenter aucune intervention classique réalisèrent une anastomase, unissant l'artère pulmonaire et l'artère sous-clavière gauche, la petite et la grande circulation. Ils créaient ainsi un état circulatoire comparable à celui qu'on observe lorsque persiste le canal artériel. « Une guérison complète fut observée en neuf mois. » Les auteurs ne se croient pas autorisés à tirer des conclusions certaines de ce cas unique. Pour eux, ce n'est qu'une invitation à entreprendre des recherches sur la vascularisation du poumon et sur les possibilités que pourraient offrir ses modifications chirurgicales.

R.-J. M.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

FRANCIS CARCO A LA RADIO

FRANCIS CARCO et Michel Manoll se proposent d'assurer huit émissions sur la Chaîne nationale, parfaitement distinctes des entretiens déjà offerts par la Radiodiffusion-Télévision française depuis plusieurs années.

Francis Carco évoquera son enfance, ses débuts à Paris, les soirées du « Lapin » et le temps des vaches maigres. Il dira ses vers, il chantera. Jean Wiener et Renée Lebas prendront part à cette rubrique « sans façon ». La première soirée aura lieu le samedi 18 avril, à 22 h. 15.

W.-L. LANDOWSKI.

Nous avons dans notre numéro du 21 mars appelé l'attention sur la très intéressante participation des Automobiles Mercédès au Salon de Genève. Une erreur nous a fait reproduire une voiture qui n'appartenait pas à cette marque. Celle que montre notre photographie a été fort admirée à Genève au Stand Mercédès.

LES SPECTACLES

UN SPECTACLE ÉBLOUISSANT
celui des
FOLIES-BERGÈRE

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Egmont Colerus : De la table de multiplication à l'intégrale.

LE prodigieux développement de l'industrie atomique, sur un double plan guerrier et pacifique, ne doit pas nous dissimuler qu'une telle réussite est exceptionnelle ; elle se trouve étroitement liée aux progrès des mathématiques, si bien que les pays qui possèdent une large avance atomique sont aussi ceux qui disposent de ces grands esprits qui s'appellent Fermi, Dirac, Einstein. Les progrès dépendent actuellement tout autant d'une nouvelle forme de calcul que des gigantesques capitaux indispensables à sa mise en œuvre pratique.

Il est donc impossible de se faire une idée du monde où nous vivons sans un aperçu sommaire des grandes tendances mathématiques de l'époque. M. F. Le Lionnais nous a donné, avec les Grands Courants de la pensée mathématique, un remarquable recueil d'essais, signé des noms les plus autorisés (Cahiers du Sud, Coll. l'Humanisme scientifique de demain). Le livre de Colerus, conçu suivant une formule toute différente, exige un effort du lecteur, mais le familiarise avec l'essentiel des mathématiques classiques, dans une atmosphère de bonhomie fort agréable. Souhaitons qu'un mathématicien ingénieux mette à son tour à la portée de l' « honnête homme » d'aujourd'hui les nouvelles « disciplines ». (Flammarion, Bibliothèque rouge brique de philosophie scientifique ; traduit de l'allemand par J. du Plessis de Grénédan.)

J. Gauzit, astronome à l'Observatoire de Lyon : les Grands Problèmes de l'astronomie.

L'ASTRONOMIE marche vite aujourd'hui, et cette science attire d'autant plus la curiosité du public que les futurs voyages interplanétaires sont à la mode ! Le mérite de M. Gauzit est de n'avoir rien sacrifié à la facilité, tout en demeurant parfaitement accessible. Emploi de la spectrographie, dimensions de l'Univers, pluralité des mondes habités, phénomènes solaires, vie des étoiles, énergie atomique stellaire, « nuages » de l'Espace, Galaxie, « Spirales », âge de l'Univers, ces têtes de chapitre suffisent à donner une idée de la prodigieuse étendue de l'astronomie moderne, qui déborde amplement son sujet propre pour nous entraîner dans le domaine de la philosophie. (Dunod, collection « les Heures scientifiques », dirigée par Roger Simonet).

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

DIX PEINTRES EN UN TOUR D'HORIZON

FREDERICK-FRANCK reste toujours fidèle, bien que peignant à New-York, à l'art figuratif. Cela étonne quelque peu car la plupart des artistes américains sont passionnés d'abstraction. Mais le cubisme aussi les séduit, et Frederick-Franck y puise son inspiration, car il veut demeurer dans la tradition et l' « humain ». — (Galerie Visconti.)

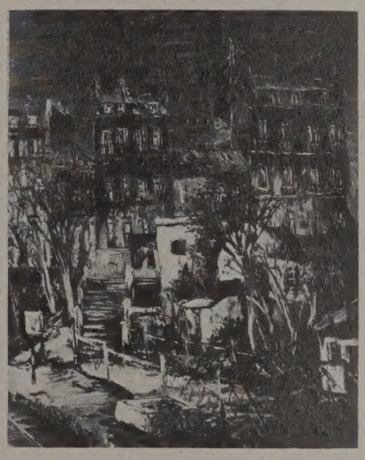
Loutreuil se rattache directement au style des grands artistes et, bien que l'on puisse déceler parfois dans ses œuvres des rapports avec Othon Friesz ou Segonzac, il possède un fort tempérament, puissamment original, à la technique libre et hardie, brossant ses nus ou ses paysages avec richesse et belle matière. Voilà la vraie peinture. — (Galerie Dina Vierny.)

Georges Dufrénoy fait directement partie des « Fauves » et sa peinture reste un enchantement pour quiconque aime la couleur en ses subtiles harmonies. Il a su capter le mirage de l'atmosphère vénitienne : c'est un sensible. Il n'a pas encore, à notre avis, la place qui lui convient : il l'aura un jour. — (Galerie Katia Granoff.)

Une salle de la Galerie Bernier était récemment consacrée à la présentation d'œuvres d'A. Ferrari. C'est une peinture sensuelle et impulsive ; le pinceau fouette la pâte avec vigueur, le plus souvent dans des tons de rouge rubis ardents, exaltés par le bleu turquoise. Les harmonies sont extrêmement vibrantes dans les nus, et les natures mortes, pleinement lyriques. Quelques paysages, construits solidement, apportent une recherche de coloris dans une gamme différente, mais toujours avec une vitalité débordante.

Un excellent groupe expose à la Galerie Bignou : Capron, peintre aux harmonies sobres et raffinées ; Carzou, qui évoque ses rêves ; Jean Eve, qui semble un Hollandais du XVII[e] siècle attardé au XX[e] ; Goerg, le visionnaire ; Krol, qui se cherche encore, et Ségovia, épris des joies de la couleur.

Maurice SERULLAZ.



SCHWARZ-ABRYS, « Ménilmontant. » (Galerie Alex Cazelles.)

ANTOINE FERRARI. - « Nature morte au bougeoir. » (Galerie Bernier.)

LA SEMAINE HIPPIQUE

BRELAN DE JUMPING : CANNES, PARIS, BORDEAUX

Sur les bords de la Riviera

GRAND international à Cannes au milieu des massifs fleuris du jardin Albert-I[er]. Succès des Hollandais MM. Arts et Gruppelaar, qui profitèrent de l'absence de certains de nos champions, en route pour le meeting d'Alger. Toutefois M[lle] Grawitz, MM. Beghin et Lemaigre-Dubreuil, le comte de Bartillat défendirent heureusement nos couleurs. Cannes reçut ses hôtes comme elle sait le faire, avec humour et distinction. Dans les tribunes : S. A. R. la princesse de Bourbon-Parme, M. Mahias, chef de cabinet de M. Bidault, le général et M[me] Carpentier, etc. Des musiques militaires réveillèrent une fierté latente : les nôtres, tous cuivres dehors, si joliment françaises, celle des « Black Watch », écossaises cent pour cent, défilant au son des cornemuses. La réunion était présidée par le général Clouet des Pesruches ; au jury, le colonel Gailly de Taurines, le commandant Brousset.

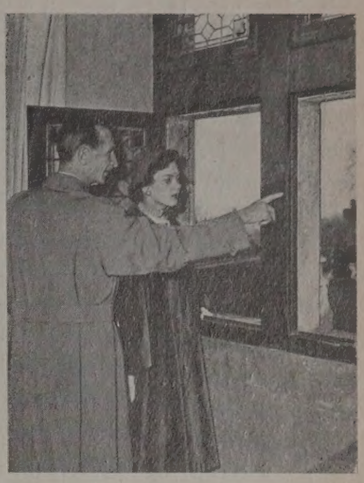
EN SELLE POUR LE 2 !...

LES prémices du printemps font revenir les cavaliers au Bois. Ils reprennent l'entraînement sur ce charmant terrain du Cercle de l'Etrier un peu déserté pendant les frimas. Dernièrement deux journées d'obstacles remirent les jumpers en souffle sur des tracés portant la signature du colonel de Rolland. M[lle] Paureau est en tête de la deuxième série du prix du Cercle, tandis que M[lle] Colling s'adjugeait la première. Décidément, honneurs aux dames. Les prix furent remis par M. Vignier, le nouveau président de l'Etrier, geste qui consacre son entrée en fonctions.

LES CAVALIERS DE GIRONDE

ORGANISE par la S. H. F., le concours de Bordeaux donne désormais ses épreuves sur le terrain du Centre hippique girondin à Mérignac. D'aucuns regretteront la place des Quinconces, où l'on galopait avant guerre autour des colonnes rostrales. Qu'importe ! Le climat d'extérieur compense largement l'agrément d'avoir les parcours à sa porte. M. Boutté a gagné la coupe sur Domino C. Opuscule, à M. Salmon, fut une révélation. Miss Howlett sortit magistralement Espoir du Vieux-Bourg, tandis que M. Calmon prenait le meilleur avec Furiel. M. Daniel Guestier présidait le concours. M. de Luze et le comte Hubert de Beaumont composaient le jury.

TRE-HARDY.



MISS COTON EN TOURAINE

MISS ALICE CORR, qui a été choisie comme Miss Coton, avait exprimé le désir de connaître les châteaux de la Loire. A son intention, la direction générale du tourisme et le comité départemental d'Indre-et-Loire ont organisé un voyage en Touraine. Notre photographie montre Miss Coton au château de Langeais, écoutant les explications de M. Trocmé, président du syndicat de l'industrie cotonnière en France.

LILLE OUVRE SA FOIRE INTERNATIONALE

Elle durera jusqu'au 3 mai

ON se souvient de l'immense succès commercial qu'a remporté la Foire internationale de Lille 1952. Formée de 3.500 exposants et représentant un groupement de firmes de dix-sept nations différentes, elle avait accueilli 1.500.000 visiteurs, dont 300.000 de Belgique. Provoquant le déplacement de près de soixante journalistes étrangers et la formation d'une dizaine de trains spéciaux, son service d'accueil avait organisé la réception de 1.200 « visites d'acheteurs groupés » et d'un millier d'autocars. Mais le résultat essentiel était celui-ci : tandis que deux congrès nationaux professionnels et dix assemblées générales corporatives se déroulaient dans le cadre de la Foire, l'estimation du chiffre des affaires traitées en quinze jours par les exposants approchait des 35 milliards.

Cette année, la Foire de Lille reprend sa place d'avant guerre dans le calendrier des foires internationales. Ouverte le 18 avril, elle se prolongera jusqu'au 3 mai. Ce retour à une époque beaucoup plus favorable aux affaires a incité d'importantes firmes françaises et étrangères à intégrer la Foire de Lille dans leur programme de propagande, et ce sont des sections élargies et enrichies qui seront présentées aux visiteurs de cette manifestation.

Par le nombre et la qualité de ses exposants, la Foire de Lille 1953 présentera une synthèse complète des activités scientifiques et industrielles de l'Europe, et tout homme d'affaires avisé et pratique en profitera pour retirer le plus de profits possible d'une visite à la fois agréable et hautement instructive.

ERRATUM

DANS notre numéro 389, page 447, a paru une photographie du ballet « Cinéma » qui représentait, selon la légende, le tableau de « la sortie des usines Méliès ». Il fallait lire en réalité « usines Lumière ». Cette sortie était en effet, on s'en souvient, le sujet du premier film tourné à Lyon par M. Louis Lumière.

PHOTO - HALL
5, RUE SCRIBE
PARIS - OPÉRA
CATALOGUE GÉNÉRAL FRANCO

Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.
Administrateur : S.-M. Quilici.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ

13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

TARIFS D'ABONNEMENT

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3
Un an...	4.700	6.000	7.000
6 mois...	2.400	3.100	3.600

ÉTRANGER

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3
Un an...	5.700	7.250	8.600
6 mois...	2.900	3.725	4.400

L'abonnement n° 1 donne droit à **49** numéros de **52** pages. Ce tirage comprend chaque semaine les mêmes pièces ou les mêmes romans que ceux édités dans notre Supplément théâtral et littéraire. **L'abonnement n° 2** est composé de **49** numéros de **44** pages (nouvelles, reportages, études) et, en outre, de **3** numéros spéciaux : **Noël, Printemps, Salon de l'Automobile. L'abonnement n° 3** comprend **49** numéros de **44** pages (informations, études, reportages), ainsi que **3** numéros spéciaux : **Noël, Printemps, Salon de l'Automobile** et également **24** numéros de notre Supplément théâtral et littéraire.

★

Le supplément théâtral et littéraire, en fascicule séparé, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 1er et le 3e numéro de chaque mois

★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

LE BRIDGE (N° 115)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 101

LE MORT : ♠ R V 9 7 2 ♡ A R 10 4 ◇ A 4 3 2 ♣ ...

entame : ♣ R

NORD
OUEST EST
SUD

♠ A D 10 8 6 4 ♡ 6 5 3 2 ◇ R V 8 ♣ ...

Sud joue 6 ♠ et, sur l'entame du ♣ R faite par Ouest, le petit chelem est immanquable. Pourquoi ?

Nord coupe le ♣ R et Sud défausse ♡ 2. Puis ♠ R et V et ♡ as.

Trois éventualités :

1° Est a chicane à ♡.

Sud reprend la main avec ♠ as pour jouer ♡ 3. Ouest met ♡ V que Nord prend. Sud reprend la main avec ◇ R et rejoue son dernier ♡. Ouest doit prendre de la ♡ D, ce qui affranchit le ♡ 10 sur lequel Nord jettera son ◇ perdant.

2° Ouest a chicane à ♡.

Après avoir joué le ♡ as, Nord avance alors le ◇ 2.

Si Est met un ◇ inférieur au 8, Sud met le 8. Ou si Est, sur le ◇ 2, met le ◇ 10 ou 9, Sud met le V.

Dans les deux cas, si Ouest peut prendre le ◇ de Sud, il devra rejouer ◇ dans la fourchette de Sud ; ou rejouer ♣ que Nord coupera, Sud défaussant alors son ◇ perdant.

3° Est puis Ouest fournissent chacun un petit ♡.

Sud reprend alors la main, avec ♠ as, et joue ♡ 5.

Si Ouest fournit un petit ♡, Nord met le 10. Si Est peut le prendre, c'est le signe que les ♡ étaient répartis 3-2 ou 2-3 au départ. Le dernier ♡ du mort s'affranchit et Sud défausse son ◇ perdant dessus.

Si, sur le ♡ 5, Ouest met le ♡ V ou la ♡ D, Nord prend et, dans la pire hypothèse, celle où Est aurait eu singleton à ♡ au départ, le ♡ 10 fournit encore la nécessaire levée. Sud n'a pour cela qu'à reprendre la main à ♠ et jouer son dernier ♡.

Si, sur le ♡ 5, Ouest ne fournit plus ♡, alors Nord prend du roi et joue ◇ 2, avec mêmes jeu et résultat que sous 2 (voir plus haut).

ÉTUDE N° 102

LE MORT : ♠ 9 7 5 ♡ A D 7 3 ◇ R 7 4 ♣ A D 2

NORD
OUEST EST
SUD

♠ D 4 ♡ V 10 5 4 2 ◇ A 10 6 ♣ R 9 4

Les enchères :

OUEST	NORD	EST	SUD
1 ♠	contre	passe	2 ♡
passe	3 ♡	passe	4 ♡

Ouest entame du ♠ R et Est fournit le ♠ 3.

Ouest continue par ♠ A et Est fournit le ♠ 2.

Ouest, obéissant à son partenaire, joue ensuite ♠ V et, quoique cette carte soit maîtresse, Est la coupe du ♡ 6.

Comment jouez-vous en Sud?

André Chéron.

NOUVELLES INVENTIONS

MAGNÉTOPHONE DE POCHE

CET appareil ne pèse guère plus d'un kilo. Il fonctionne sur 4 piles sèches actionnant un moteur de 9 volts. La bobine assure un enregistrement de deux heures et demie. L'un des microphones s'accroche au poignet. L'ensemble comporte un casque pour l'audition et une bobine de rechange.

C. T.

HOME D'ENFANTS
« LE COLIBRI »
ARVEYES-VILLARS (Suisse)
Reçoit des enfants de 3 à 10 ans. — Soins affectueux et dévoués. — Cuisine soignée. — Situation magnifique.
On vient chercher les enfants

Sauvez vos CHEVEUX
grâce à la double action combinée du nouveau traitement scientifique protéino - vitaminé,
VICAPIL INTÉGRAL
★ RÉGÉNÈRE LE CUIR CHEVELU
★ ARRÊTE LA CHUTE DES CHEVEUX
★ PROVOQUE LEUR REPOUSSE
★ REPIGMENTE LES CHEVEUX BLANCS
★ SUPPRIME PELLICULES ET DÉMANGEAISONS
Le traitement comprenant les 2 flacons : 1.500 Fr.
Envoi discret contre mandat ou remboursement
LABORATOIRES DE RECHERCHES ET D'APPLICATIONS ESTHETIQUES (LAB. 307)
132, Bd. de LATTRE - SURESNES (Seine)

TOURISME ET VILLÉGIATURES

PARIS
9e Arr
HOTEL ***
BLANCHE-FONTAINE
Entièrement neuf. Jardin d'été.
RESTAURANT - BAR - GARAGE
Calme et grand confort au centre des affaires et des plaisirs
34, rue Fontaine. PIG. 72-32

ENVIRONS DE PARIS
MENNECY (S.-et-O
LE RELAIS FLEURI Tél. 38
RESTAURANT - BAR - HOTEL
Pêche - Week-end - Pension
Spécialité de macarons

FORÊT DE FONTAINEBLEAU (S.-et-M
HOTEL-RESTAURANT
des GORGES de FRANCHARD
en pleine forêt - Sa cuisine - Sa cave
WEEK-END - SÉJOURS - CONFORT - Tél. 29-

ROUSSILLON
AMÉLIE-LES-BAINS (P.-O
Voies respiratoires, rhumatismes
Gd HOTEL THERMAL cft parf dep. 1.4
Documentation gratuite sur demande.

CÔTE D'AZUR
St-JEAN-CAP-FERRA
Gd Hôtel du Cap Ferrat Près Nice Ttes les joi
de l'Eté - Son Site - Sa Piscine - Sa Plag

Cette rubrique bénéficie de conditions spéciales réservées à MM. les Hôteliers ainsi qu'aux Syndicats d'Initiative

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 2e trimestre 1953. N° 255. — Printed in France.

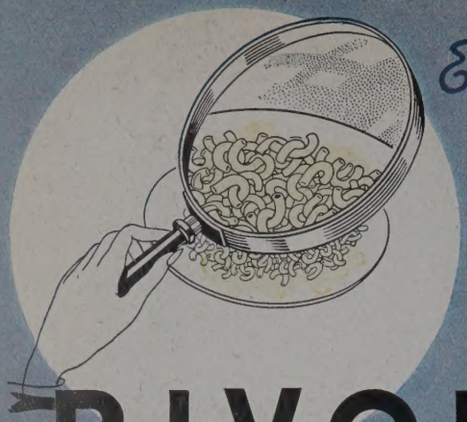
★ PASSEZ VOS VACANCES EN CORSE..

Ile Rousse

Passons en Corse à l'Ile Rousse de merveilleuses Vacances. Sommes à l'Hôtel Napoléon Bonaparte. Cadre idéal, confort parfait. Vous conseillons faire comme nous. Amitiés ★

C'est à cheval que le facteur rural fait sa tournée en Corse. Grâce à sa monture, il surmonte les difficultés du terrain et peut atteindre les fermes d'accès malaisé.

MAY 5 1953



Examinez de très près les Pâtes que vous achetez

Si ces Pâtes sont semées de points noirs ou jaunes, elles ne sont pas de première qualité. Nos Pâtes, fabriquées avec des Semoules, raffinées dans nos Usines et débarrassées de toutes leurs impuretés ne présentent jamais de points noirs ou jaunes.
Elles ont la teinte claire, ivoirine de la pure Semoule de Blé Dur.

RIVOIRE & CARRET

Deux sûretés valent mieux qu'une

Toutes les boites carton contenant nos Pâtes sont doublées, à l'intérieur, d'un sachet solide qui les isole du carton. Cette double protection contre l'humidité, les odeurs ambiantes, les charançons, etc... assure à nos Pâtes une conservation parfaite et indéfinie.

RIVOIRE & CARRET

Notre Macaroni, nos Nouilles, notre Spaghetti à la française, sont livrés en morceaux réguliers

Leur forme pratique facilite la cuisson, améliore le rendement culinaire et supprime les brisures inégales, inévitables avec les Pâtes qu'il faut encore briser à la main.

RIVOIRE & CARRET

La Grande Marque Française
La plus haute qualité
La plus belle présentation
Le meilleur rendement
Le plus juste prix

★ ★ ★

PÂTES TROIS ÉTOILES

RIVOIRE & CARRET